



PREMIER CHAPITRE

Auteur : **Bret Easton ELLIS**

Titre : ***American Psycho***

ISBN : **2-264-03937-X**

N°**3773**

Prix : **10 €**

Patrick Bateman est un golden boy de Wall Street à qui tout réussit. Bien sûr, tous ses amis sont comme lui. À la seule différence que Patrick Bateman viole, torture et tue. Un livre culte d'une violence inouïe pour un auteur dont la réputation n'est plus à faire.

Poissons d'avril

ABANDONNE TOUT ESPOIR, TOI QUI PÉNÈTRES ICI peut-on lire, barbouillé en lettres de sang au flanc de la Chemical Bank, presque au coin de la Onzième Rue et de la Première Avenue, en caractères assez grands pour être lisibles du fond du taxi qui se faufile dans la circulation au sortir de Wall Street, et à l'instant où Timothy Price remarque l'inscription un bus s'arrête et l'affiche des *Misérables* collée à son flanc lui bouche la vue mais cela ne semble pas contrarier Price, qui a vingt-six ans et travaille chez Pierce & Pierce, car il promet cinq dollars au chauffeur s'il monte le son de la radio, qui passe *Be My Baby* sur WYNN, et le chauffeur, un Noir, un étranger, obtempère.

— Je suis inventif, dit Price. Je suis créatif, je suis jeune, sans scrupules, extrêmement motivé et extrêmement performant. Autrement dit, je suis foncièrement *indispensable* à la société. Je suis ce qu'on appelle *un atout*. » Price se calme, il continue de regarder fixement par la vitre sale du taxi, probablement le mot PEUR bombé en rouge sur la façade d'un McDonald's, au coin de la Quatrième et de la Septième. « En fait, il n'en reste pas moins que personne n'en a rien à foutre de son travail, *moi*, je déteste mon travail, et *toi*, tu m'as dit que tu détestais le tien. Et qu'est-ce que je suis censé faire ? Retourner à Los Angeles ? Il n'y a aucune alternative. Je ne suis pas passé de l'UCLA à Stanford pour supporter cela. Je veux dire, est-ce que je suis le *seul* à penser qu'on ne gagne pas assez ? » Comme dans un film, un autre bus entre dans le champ, et une autre affiche des *Misérables* occulte l'inscription — ce n'est pas le même bus, car quelqu'un a écrit le mot GOUINE sur le visage d'Éponine.

— J'habite un clapier, ici. Et j'ai une maison dans les Hamptons. C'est invraisemblable.

— Les parents, mon vieux, les parents.

— Mais je leur *achète* l'appartement. Tu montes le son, oui ou merde ? Il claque vaguement des doigts en direction du chauffeur, tandis que les Crystals continuent de brailer dans le poste.

— Je suis à fond, répond sans doute le chauffeur.

Timothy ne l'écoute pas, il continue d'une voix irritée :

— Si seulement ils installaient des Blaupunkt dans les taxis, je pourrais vivre dans cette ville. Le ODM III dynamic tuning system, ou peut-être le ORC II (et sa voix se fait soudain plus douce). L'un ou l'autre. La classe, mon ami, la grande classe.

Il ôte le walkman haut de gamme qu'il porte accroché autour du cou, et continue de se plaindre.

— J'ai horreur, vraiment horreur, de me plaindre de cette ville, de cette ordure, de cette poubelle, des maladies, de toute cette saleté, et tu sais aussi bien que moi que c'est un sty... Tout en parlant, il ouvre son nouvel attaché-case Tumi en box-calf de chez D.F. Sanders. Il range le walkman à côté de son Easa-phone de poche pliant Panasonic (auparavant, il possédait le compact NEC 9000 Porta) et sort un journal.

— Prenons une édition, une seule. Voyons... Des mannequins étranglés, des bébés jetés du toit d'une HLM, des gosses tués dans le métro, un rassemblement communiste, un gros mafieux liquidé, des Nazis... Il feuillette avidement le journal. « Des joueurs de base-ball atteints du SIDA, encore des conneries sur la Mafia, les encombrements, les SDF, des maniaques divers, les pédés qui tombent comme des mouches dans la rue, les mères porteuses, la suppression d'un feuilleton télé, des mômes qui ont forcé les grilles d'un zoo pour aller torturer divers animaux et les brûler vifs, encore du Nazi... et le plus drôle, le plus tordant, c'est que tout ça, ça se passe ici, dans cette ville, pas ailleurs, ici, chez nous, quel pied... attends, tiens, écoute, encore des Nazis, des encombrements, des embouteillages, un trafic de nouveau-nés, des bébés au marché noir, des bébés sidaïques, des bébés camés, un immeuble s'effondre sur un bébé, un bébé maniaque, des bouchons, effondrement d'un pont... Il s'interrompt, reprend son souffle et déclare, le regard fixé sur un clochard, au coin de la Deuxième et de la Cinquième : C'est le vingt-quatrième que je vois aujourd'hui. Je les ai comptés. Puis, sans détourner le regard : Pourquoi portes-tu ton blazer en laine bleu marine avec un pantalon gris ? Price, lui, porte un costume laine et soie Ermenegildo Zegna à six boutons, une chemise de coton Ike Behar à poignets mousquetaire, une cravate de soie Ralph Lauren, et des chaussures en cuir bicolore Fratelli Rossi. Il parcourt le *Post*. Il y a un article moyennement intéressant à propos d'une double disparition à bord du yacht d'une personnalité new-yorkaise moyennement en vue, tandis que le bateau faisait le tour de l'île de Manhattan. Les indices se résument à quelques éclaboussures de sang et trois coupes de champagne fracassées. La thèse du crime est avancée, et la police pense que l'assassin a pu se servir d'une machette, à cause de certaines éraflures et entailles découvertes sur le pont du bateau. On n'a pas retrouvé les corps. Il n'y a pas de suspect. Price, aujourd'hui, a commencé à jacter au déjeuner, il a remis ça durant sa séance de squash, puis au Harry's, où il a continué de délirer devant ses trois J & B à l'eau, quoique de manière plus intéressante, à propos du portefeuille Fischer, dont s'occupe Paul Owen. Price ne sait pas se taire.

— La maladie ! s'exclame-t-il, et la souffrance se lit sur son visage. La dernière théorie en date, c'est que, si tu peux attraper le SIDA, en faisant l'amour avec un partenaire contaminé, alors, tu peux attraper n'importe quoi de la même manière, virus ou non — la maladie d'Alzheimer, la myopathie, l'hémophilie, la leucémie, l'anorexie, le diabète, le cancer, la sclérose en plaques, la tumeur de la vessie, la paralysie cérébrale, la

dyslexie, non mais, tu imagines : la chatte qui rend dyslexique...

— Je n'en suis pas sûr, mon vieux, mais je ne crois pas que la dyslexie soit un virus.

— Qui sait ? Ils n'en savent même rien. Va le prouver...

Au-dehors, sur le trottoir, des pigeons noirs et boursoufflés se disputent des miettes de hot-dog devant un Gray's Papaya sous le regard indolent des travestis, une voiture de police remonte silencieusement la rue à contresens sous un ciel bas et gris et, dans un autre taxi bloqué par la circulation, juste en face, un type qui ressemble fort à Luis Carruthers adresse un signe de la main à Timothy, un signe que Timothy ne lui rend pas, et le type — cheveux plaqués en arrière, bretelles, lunettes à monture de corne — se rend compte qu'il s'est trompé et retourne à son *USA Today*. Il y a une vieille clocharde, laide, avec un cabas. Elle parcourt le trottoir du regard, un fouet à la main. Elle vise les pigeons, qui s'en moquent, et continuent de picorer et de se battre, affamés, pour des reliefs de hot-dog, tandis que la voiture de police disparaît dans un parking souterrain.

— Mais tu vois, quand tu en arrives à réagir à tout ce qui se passe en acceptant tout en bloc, complètement, quand ton corps est en quelque sorte *en phase* avec la folie ambiante, et que tu en arrives à trouver du sens à tout cela, quand tout baigne, tu vois débarquer une espèce de négresse paumée, complètement zonée, qui va exiger — tu m'entends, Bateman, *exiger* — qu'on la laisse dehors, sur le trottoir, dans les rues, dans cette rue, tu vois, *celle-là* — il désigne la rue —, et nous avons un maire qui refuse de l'écouter, un maire qui ne veut pas laisser cette salope faire ce qu'elle a envie de faire, et la laisser crever de froid, cette salope, la laisser crever dans sa misère, comme elle l'a voulu, et toi, tu te retrouves comme un gland, tu ne comprends plus rien, tu t'es fait baiser... Vingt-quatre, non, vingt-cinq... Qui y aura-t-il chez Evelyn ? Attends, laisse-moi deviner. » Il lève une main parfaitement manucurée : « Ashley, Courtney, Muldwyn, Marina, Charles — j'ai tout bon, jusque-là ? Peut-être une de ses amies \$A1artistes\$A2 venue du fin fond de l'East Village, tu vois, le genre à demander à Evelyn si elle n'a pas un bon chardonnay *blanc* bien sec. » Il se frappe le front avec la paume, ferme les yeux, et poursuit, marmonnant entre ses dents serrées : Je pars. Je plaque Meredith. Toujours prête, toujours d'accord. C'est terminé. Elle a à peu près autant de personnalité qu'une animatrice de jeu télévisé. Je ne sais pas comment j'ai pu mettre si longtemps à m'en rendre compte... Vingt-six, vingt-sept... Enfin, je lui explique que je suis un être sensible. Je lui ai dit que l'accident de *Challenger* m'avait complètement bouleversé — qu'est-ce qu'elle veut de plus ? Je suis un être moral, tolérant, enfin, je suis parfaitement satisfait de ce que je vis, optimiste quant à l'avenir, tu vois — pas toi ?

— Bien sûr, mais...

— ... et tout ce qu'elle me renvoie, c'est de la *merde*... Vingt-huit, vingt-neuf, la vache, c'est la cour des miracles, ici. Je te dis qu'... » Il s'interrompt brusquement, comme épuisé et, se rappelant soudain une chose importante, il se détourne d'une nouvelle affiche des *Misérables* et demande :

— Tu as lu l'histoire à propos de cet animateur de jeux, à la télé ? Celui qui a tué deux ados ? Une pédale pourrie. Marrant, c'est vraiment marrant.

Price attend une réaction. En vain. Soudain, ils sont dans l'Upper West Side.

Il dit au chauffeur de s'arrêter au coin de la Quatre-vingt-unième et de Riverside, car la rue a l'air d'être en sens interdit.

— Pas la peine de faire le tour... fait Price.

— Je vais peut-être faire le tour par l'autre côté, dit le chauffeur.

— Pas la peine. » Puis, en un aparté clairement audible, grinçant des dents, l'air mauvais : Enfoiré d'abruti.

Le chauffeur arrête le taxi. Derrière, deux autres taxis klaxonnent à mort, et nous dépassent.

— Faut-il apporter des fleurs ?

— Noon. Bon Dieu, c'est *toi* qui la baises, Bateman. Pourquoi devrions-nous apporter des fleurs à Evelyn ? Débrouille-toi pour avoir de la monnaie sur cinquante », dit-il au chauffeur, jetant un coup d'œil sur les chiffres rouges inscrits au compteur. « La vache. C'est les amphés. Désolé d'être aussi nerveux.

— Je croyais que tu avais arrêté.

— Ça m'a donné de l'acné sur les bras et les jambes, et le bain UVA n'y changeait rien, alors je suis allé dans un institut de bronzage, et je m'en suis débarrassé. Bon Dieu, Bateman, si tu pouvais voir mon estomac... déchiré. Il n'y a pas d'autre mot. Complètement décapé... » dit-il d'un air étrangement lointain, attendant que le chauffeur lui rende la monnaie. « Déchiré. » Il gratifie le chauffeur d'un pourboire minable, cependant celui-ci se montre sincèrement reconnaissant. « Salut, Dugland », lui lance Price avec un clin d'œil.

« Vacherie de vacherie », dit Price en ouvrant la portière. En sortant du taxi, il avise un clochard sur le trottoir — Une cloche : plus dix points — vêtu d'une espèce de combinaison de para, minable, immonde, pas rasé, les cheveux plaqués en arrière par la crasse et, plaisamment, Price lui tient la porte du taxi. Le clochard perplexe, honteux, marmonne quelque chose, le regard rivé au trottoir, tendant vers nous le gobelet en plastique vide qu'il serre d'une main hésitante.

— Il ne veut pas le taxi, je suppose, ricane Price, claquant la portière. Demande-lui s'il prend l'American Express.

— Vous prenez l'AmEx ?

Le clochard hoche la tête et s'éloigne lentement en traînant les pieds.

Il fait froid pour un mois d'avril, et Price descend la rue d'un pas vif, en direction de l'immeuble d'Evelyn, une maison du début du siècle, sifflotant *Ah si j'étais riche*, balançant son attaché-case de cuir Tumi, son haleine formant de petits panaches de vapeur. Au loin, une silhouette vient à sa rencontre ; l'homme porte les cheveux plaqués en arrière, des lunettes à monture de corne, un costume croisé Cerruti 1881 en gabardine de laine, et tient à la main le même attaché-case de cuir Tumi que Price, et Timothy se demande à voix haute : Serait-ce Victor Powell ? Ça n'est pas possible.

L'homme passe dans l'éclat fluorescent d'un réverbère, l'air préoccupé, un vague sourire retroussant brièvement ses lèvres, et il jette un coup d'œil à Price, presque un regard de reconnaissance, mais il se rend compte aussitôt qu'il ne le connaît pas, et aussitôt Price se rend compte que ce n'est pas Victor Powell, et l'homme passe son chemin.

— Dieu merci, marmonne Price, arrivant à la porte d'Evelyn.

— Il lui ressemblait beaucoup.

— Powell à un dîner chez Evelyn ? C'est à peu près comme si tu portais un imprimé cachemire avec un écossais. Price reconsidère son exemple : Ou plutôt des chaussettes blanches avec un pantalon gris.

Balayant l'idée d'un vague revers de main, il gravit d'un bond le perron de la maison d'Evelyn — maison que son père lui a achetée —, râlant contre lui-même pour avoir oublié de rendre les cassettes qu'il a louées hier soir chez Video Heaven. Il sonne. Une femme sort de la maison voisine — talons hauts, cul superbe — sans verrouiller la porte derrière elle.

Price la suit du regard puis, entendant à l'intérieur des pas traverser le vestibule, venant vers nous, il se détourne et rajuste sa cravate, prêt à toute éventualité. C'est Courtney qui ouvre la porte. Elle porte un corsage Krizia de soie crème, une jupe de cuir rouille, Krizia aussi, et des ballerines d'Orsay en soie et satin, Manolo Blahnik.

Frissonnant, je lui tends mon pardessus Giorgio Armani de laine noire, et elle le prend, effleurant avec précaution ma joue droite pour embrasser l'air à mon oreille, puis répète très exactement l'exercice avec Price, tout en prenant son pardessus Armani. Dans le salon, on entend, en sourdine, le dernier CD de Talking Heads.

— Légèrement en retard, n'est-ce pas, les enfants ? fait Courtney, avec un sourire mauvais.

— Le tax'man. Un Haïtien, nul, grommelle Price, effleurant la joue de Courtney et embrassant l'air à son oreille. Avons-nous une réservation quelque part ? Et, par pitié, ne me dis pas chez Pastels à neuf heures.

Courtney sourit, tout en accrochant les deux pardessus dans la penderie du hall.

— On mange à la maison, ce soir, mes amours. Je suis désolée, je sais, je sais bien, j'ai essayé de dissuader Evelyn... et il y a du sushi au menu.

La contournant, Tim traverse le hall en direction de la cuisine.

— Evelyn ? Mais où es-tu, Evelyn ? lance-t-il d'une voix monocorde. Il faut qu'on parle, tous les deux.

— Ça fait plaisir de te voir, dis-je à Courtney. Tu es très en beauté, ce soir. Tu es rayonnante... rayonnante de jeunesse.

— Tu as vraiment l'art de parler aux dames, Bateman. (Pas l'ombre d'un sarcasme dans sa voix.) Faut-il que je rapporte cela à Evelyn ? minaude-t-elle.

— Non. Mais je parie que cela te ferait assez plaisir.

— Allons, dit-elle, ôtant mes mains de sa taille et posant les siennes sur mes épaules pour me conduire vers la cuisine. Il faut épargner Evelyn. Cela fait une heure qu'elle prépare le sushi. Elle essaye de dessiner tes initiales — le P en sérieole du Cap et le B en thon — mais elle trouve le thon trop pâle.

— Quel romantisme...

— Et elle manque de sérieole pour finir le B — Courtney reprend sa respiration —, alors je crois qu'elle va composer les initiales de Tim au lieu des tiennes. Ça ne t'ennuie pas ? demande-t-elle, imperceptiblement inquiète. Courtney est la petite amie de Luis Carruthers.

— Je suis affreusement jaloux. Je crois qu'il faut que j'en discute un peu avec elle, dis-je, et Courtney me pousse doucement dans la cuisine.

Evelyn se tient devant le plan de travail en bois blond ; elle porte un chemisier Krizia de soie crème, une jupe de tweed rouille, Krizia aussi, et les mêmes ballerines d'Orsay que Courtney. Elle a attaché ses longs cheveux blonds en arrière, en un petit chignon couture assez sévère, et m'accueille sans lever les yeux du plat ovale en inox de chez Wilton sur lequel elle a artistiquement disposé le sushi.

— Oh, mon chéri, je suis navrée, je voulais qu'on aille dans cet adorable petit bistrot salvadorien qui vient d'ouvrir dans le Lower East Side...

Price émet un gémissement.

— ... mais nous n'avons pas pu obtenir de réservation. Timothy, ça n'est pas la peine de gémir. Elle prend un morceau de sériole et le pose méticuleusement au bord du plateau, terminant ainsi ce qui apparaît être un T majuscule. Elle recule, juge de l'effet.

— Je ne sais pas. O^h mon Dieu, je ne sais vraiment pas.

— Je t'ai dit d'avoir toujours du Finlandia chez toi, marmonne Tim, inspectant le contenu du bar — des magnums, pour la plupart. Elle n'a jamais de Finlandia, ajoute-t-il pour lui-même, pour nous tous.

— Oh, pitié, Timothy. Tu ne peux absolument pas boire d'Absolut ? s'exclame Evelyn, puis, s'adressant à Courtney, l'air méditatif : Je devrais disposer le sushi californien tout autour du plat, tu ne crois pas ?

— Bateman, tu prends quelque chose ? demande Price d'une voix mourante.

— J&B avec de la glace. Je m'aperçois soudain avec surprise que Meredith n'a pas été invitée.

— O^h mon Dieu. C'est une *horreur*, déclare Evelyn d'une voix oppressée. Je vous jure que je vais *fondre* en larmes.

— Le sushi est superbe, dis-je d'un ton apaisant.

— C'est une *horreur*, gémit-elle. Une *horreur*.

— Non, pas du tout, le sushi est superbe. Et, essayant de la reconforter de mon mieux, je cueille un morceau de nageoire crue et me le fourre dans la bouche, poussant un grognement de plaisir et, attrapant Evelyn par-derrière, la bouche toujours pleine, je parviens à articuler « délicieux ».

Elle me donne une petite tape, visiblement ravie de ma réaction puis, avec mille précautions, effleure ma joue et embrasse l'air à mon oreille, avant de se tourner vers Courtney. Price me tend mon verre et se dirige vers le salon, essayant d'ôter une poussière invisible de son blazer. « Evelyn, tu n'aurais pas une brosse antistatique ? »

J'aurais préféré regarder le match de base-ball à la télé, ou bien aller m'entraîner un peu au gymnase, ou encore essayer ce restaurant salvadorien qui a eu deux bons articles, dans *New York* et dans le *Times*, plutôt que de dîner ici, mais le bon côté des dîners chez Evelyn, c'est qu'elle n'habite pas loin de chez moi.

— Cela ne vous ennue pas, si la sauce de soja n'est pas exactement à température ambiante ? demande Courtney. Je crois qu'il y a de la glace dans un des plats.

Evelyn s'emploie à empiler délicatement de fines lamelles de gingembre orangé à côté d'une soucoupe de porcelaine remplie de sauce de soja.

— Si, c'est très ennuyeux. Écoute, Patrick, tu veux bien être un ange et aller chercher les Kirin dans le réfrigérateur ? Puis, apparemment accablée par le gingembre, elle le jette en vrac sur le plateau : Oh, laisse tomber, je vais y aller moi-même.

Cependant, je me dirige vers le réfrigérateur. Price réapparaît dans la cuisine, le regard sombre.

— C'est qui, dans le salon ?

— Qui ? Evelyn feint de ne pas comprendre.

— Evelyn ! Tu leur as dit, j'espère, intervient Courtney.

— Qui est-ce ? (J'ai peur, tout à coup.) Victor Powell ?

— Non, ça n'est pas Victor Powell, Patrick, répond Evelyn d'un ton négligent. C'est Stash, un artiste, un ami à moi. Il est avec Vanden, sa petite amie.

— Oh, alors, c'était bien une *fil*le que j'ai aperçue, dit Price. Va jeter un coup d'œil, Bateman, lance-t-il. Laisse-moi deviner. East Village ?

— Oh, Price, minaude-t-elle tout en décapsulant des bières. Eh bien, pas du tout. Vanden va à Camden et Stash vit à SoHo, voilà.

Je sors de la cuisine, traverse la salle à manger où la table a été dressée — bougies de cire d'abeille de chez Zona allumées dans des chandeliers d'argent de chez Fortunoff — , et passe dans le salon. Impossible de dire ce que porte Stash, la pièce est plongée dans le noir. Vanden a des raies vertes dans les cheveux. Elle est affalée devant un clip de Heavy-Metal sur MTV, et tire sur une cigarette.

— Hum-hum, fais-je.

Vanden me jette un regard méfiant. Sans doute est-elle droguée jusqu'aux yeux. Stash ne bouge pas.

— Salut. Je suis Pat Bateman, dis-je, tendant la main, remarquant au passage mon reflet dans le miroir accroché au mur, avec un sourire de satisfaction.

Elle prend ma main sans rien dire. Stash se met à sentir ses doigts.

Changement de plan. Retour à la cuisine.

— Vire-la d'ici, dit Price, écumant. Elle est complètement cassée devant MTV, et moi, je veux voir ce putain de reportage de McNeil et Lehrer.

— Il ne faut pas tarder à manger ce truc, sinon nous allons tous être empoisonnés, fait remarquer Evelyn d'un air absent, sans cesser de décapsuler de grandes bouteilles de bière d'importation.

— Elle a des raies vertes dans les cheveux, dis-je. Et *en plus*, elle fume.

— Bateman, dit Tim, sans cesser d'observer Evelyn d'un regard mauvais.

— Oui, Timothy ?

— Tu es un ringard.

— Oh, laisse donc Patrick tranquille, dit Evelyn. C'est un brave garçon sans histoire. Il est comme ça, Patrick. Tu n'es pas un ringard, n'est-ce pas, mon chou ? Evelyn est visiblement à côté de la plaque, et je me dirige vers le bar pour me servir un autre verre.

— Un brave garçon sans histoire, répète Tim avec un sourire affecté, hochant la tête, puis, changeant d'expression, il demande de nouveau à Evelyn, d'un ton hostile, si elle a une brosse antistatique.

Evelyn en termine avec les bouteilles de bière japonaise et demande à Courtney d'aller chercher Stash et Vanden.

— Il ne faut pas tarder à manger ce truc, sinon, nous allons tous être empoisonnés, murmure-t-elle, tournant lentement la tête pour inspecter la cuisine et voir si elle n'a rien oublié.

— Si j'arrive à les arracher à la dernière vidéo de Megadeth, fait remarquer Courtney avant de quitter la pièce.

— Il faut que je te parle, dit Evelyn.

— De quoi ? dis-je, m'approchant d'elle.

— Non. A` Price, dit-elle, désignant Tim.

Tim continue de la regarder d'un air furieux. Je me tais, le regard fixé sur son verre.

— Sois un amour, me dit-elle, va poser le sushi sur la table. Les beignets de seiche sont

dans le micro-ondes et le saké va bientôt bouillir... Sa voix se perd, tandis qu'elle entraîne Price hors de la cuisine.

Je me demande où Evelyn a trouvé le sushi — du thon, de la sériole, du maquereau, des crevettes, de l'anguille, et même de la bonite —, tout cela d'une fraîcheur parfaite. Il y a aussi des petits piments et de petits tas de gingembre, disposés stratégiquement autour du plat de chez Wilton. Mais j'aime aussi cette idée que je ne *sais pas*, que je ne *saurai jamais*, que je ne lui *demanderais jamais* d'où vient tout cela, et que le sushi trônera au centre de la table de chez Zona que le père d'Evelyn lui a achetée comme quelque apparition mystérieuse venue d'un lointain Orient, et en posant le plateau, j'aperçois mon propre reflet sur la table. Ma peau semble plus sombre, à cause de la lumière des bougies, et je me félicite de la coupe de cheveux que Gio m'a faite mercredi dernier. Je me sers un autre verre. Légère inquiétude à propos du taux de sodium dans la sauce de soja.

Nous sommes quatre autour de la table à attendre le retour d'Evelyn et de Timothy, qui sont allés chercher une brosse antistatique pour Price. Je suis assis en bout de table, buvant mon J&B à grandes lampées. Vanden a pris place en face, elle parcourt vaguement *Imposture*, un torchon de l'East Village dont la manchette proclame LA MORT DU QUARTIER. Stash a planté sa baguette dans un morceau de sériole du Cap et l'a laissé là, esseulé au milieu de son assiette, comme un insecte luisant empalé sur la baguette qui se dresse dans son dos. De temps en temps, il lui fait faire le tour de l'assiette, mais sans jamais lever les yeux vers moi, ni Vanden ni Courtney qui, assise à côté de moi, sirote du vin de prune dans une flûte à champagne.

Il y a peut-être vingt minutes que nous sommes assis lorsque Evelyn et Timothy réapparaissent. Evelyn est à peine rouge. Tim me jette un sale regard en s'asseyant sur la chaise voisine de la mienne, après s'être servi un nouveau verre, et se penche vers moi, prêt à dire, à avouer quelque chose, quand Evelyn intervient brusquement : « Pas ici, Timothy. Un homme, une femme, un homme, une femme », ajoute-t-elle dans un murmure, lui désignant vaguement la chaise libre à côté de Vanden. Timothy tourne son regard vers Evelyn et s'installe d'un air hésitant à côté de Vanden, qui bâille et tourne la page de son magazine.

— Eh bien, les enfants... fait Evelyn, souriante, satisfaite de son dîner, allez-y, piochez... » Elle manque un instant de perdre contenance en remarquant que Stash a déjà piqué un morceau de sushi — il est penché sur son assiette et semble chuchoter quelque chose au poisson cru —, mais elle sourit crânement et demande d'une voix chantante si quelqu'un veut encore un peu de vin de prune.

Le silence règne. Enfin, Courtney lève un verre hésitant, les yeux rivés sur l'assiette de Stash, et déclare avec un sourire forcé : C'est... c'est délicieux, Evelyn.

Stash reste muet. Bien qu'il se sente probablement mal à l'aise, assis à cette table, car il n'a rien de commun avec les autres convives mâles — pas de cheveux plaqués, ni de bretelles, ni de lunettes à monture de corne, des vêtements noirs qui tombent mal, aucun besoin pressant d'allumer un cigare et de le têter, une incapacité probable à obtenir une table chez Camols, un revenu dérisoire —, son attitude est assez déconcertante ; il demeure ainsi, comme hypnotisé par le morceau de sushi miroitant et, à l'instant où tout le monde va finir par se désintéresser de lui, détourner le regard et se mettre à manger, il se redresse brusquement et, tendant vers le plat un doigt

accusateur, déclare d'une voix forte : Il a bougé !

Timothy lui jette un regard empreint d'un mépris si total que je ne pourrai jamais complètement l'imiter, mais en me concentrant, je réussis cependant à en approcher. Vanden semble trouver cela amusant, ainsi que Courtney, hélas. Je commence à me demander si elle ne trouve pas ce singe séduisant, mais j'imagine que moi aussi, je lui trouverais peut-être du charme, si je sortais avec Luis Carruthers. Evelyn émet un rire bon enfant et déclare : « Oh, Stash, tu es vraiment un numéro », avant de proposer de la Tempura à la cantonade, l'air anxieux. Evelyn est cadre supérieur dans une société financière, la FYI.

— J'en prendrais volontiers, dis-je, cueillant sur le plateau un morceau d'aubergine que je ne mangerai pas, car elle est frite.

Les convives commencent à se servir, s'employant avec succès à ignorer Stash. Je regarde fixement Courtney. Elle mastique, avale.

Tentant de lancer la conversation, Evelyn déclare, après ce qui paraît être un silence lourd de réflexion :

— Vanden va à Camden.

— Oh, vraiment ? fait Timothy d'une voix glaciale. Où est-ce ?

— Dans le Vermont, répond Vanden sans lever les yeux de son journal.

Je jette un coup d'œil à Stash, pour voir s'il est satisfait de ce mensonge éhonté, mais il fait comme s'il n'écoutait pas, comme s'il était dans une autre pièce, ou dans une quelconque boîte de rock des bas-fonds, et chacun autour de la table fait de même, ce qui m'agace, car, j'en suis à peu près sûr, nous savons tous ici que Camden se trouve dans le New Hampshire.

— Et vous, où êtes-vous allée ? demande Vanden en soupirant, s'apercevant enfin que personne ne s'intéresse à Camden.

— Eh bien, je suis allée au *Rosay*, commence Evelyn, et ensuite dans une école de commerce en Suisse.

— Moi aussi, j'ai subi l'épreuve de l'école de commerce en Suisse, dit Courtney. Mais j'étais à Genève. Evelyn a été à Lausanne.

Vanden jette son numéro de *Imposture* à côté de Timothy, avec un sourire affecté, sournois et niais, et je suis un peu contrarié de voir qu'Evelyn ne lui renvoie pas sa condescendance en pleine figure. Cependant, le J&B m'a si bien détendu que je n'éprouve nullement le besoin d'intervenir. Sans doute Evelyn pense-t-elle que Vanden est gentille, un peu perdue, dépaysée, que c'est une *artiste*. Price ne mange rien. Evelyn rien plus. La cocaïne, peut-être, mais cela m'étonnerait. Avalant une grande lampée, Timothy ramasse le numéro de *Imposture* et émet un rire bas.

— La Mort du Quartier, dit-il ; puis, désignant le gros titre, mot par mot : Qu'est-ce qu'on en a à foutre ?

Je suppose que Stash va immédiatement lever la tête de son assiette, mais il continue de fixer son morceau de sushi esseulé, souriant tout seul et dodelinant.

— Hé ! fait Vanden comme si on l'avait insultée, nous, cela nous touche de près.

— Oh oh oh, fait Tim, haussant le ton, cela *nous* touche de près ? Et les massacres au Sri-Lanka, ma chérie ? Cela ne nous touche pas de près ? Le Sri-Lanka, vous voyez ?

— Bah, c'est une boîte sympa, dans le Village, répond Vanden avec un haussement d'épaules. Ouais, ça nous touche aussi. Stash prend soudain la parole, sans lever les

yeux.

— C'est le *Tonka*. » Il a l'air exaspéré, mais il a parlé d'un ton égal, sans élever la voix, et sans quitter des yeux son morceau de sushi. « La boîte s'appelle le Tonka, pas le Sri-Lanka. Compris ? Le Tonka. »

Vanden baisse les yeux. « Oh », fait-elle d'un air soumis.

— Je veux dire, vous n'avez jamais entendu parler du Sri-Lanka ? Jamais entendu parler des Sikhs qui massacrent de l'Israélien à la tonne, là-bas ? insiste Timothy d'un ton vif. Ça, ça ne nous touche pas de près, peut-être ?

— Qui veut du kappamaki ? l'interrompt Evelyn d'une voix enjouée, présentant un plat.

— Allons, Price, dis-je. Il y a des problèmes plus préoccupants que celui du Sri-Lanka. Évidemment, notre politique étrangère est un sujet important, mais il existe vraiment des problèmes plus pressants chez nous.

— Quoi, par exemple ? demande-t-il, sans quitter Vanden des yeux. A` propos, pourquoi y a-t-il un glaçon dans ma sauce de soja ?

— Ça n'est pas cela, dis-je d'une voix hésitante. Eh bien, déjà, il faut en finir avec l'apartheid. Il faut enrayer la course à l'armement nucléaire, le terrorisme et la faim dans le monde. Il faut se garantir une défense nationale solide, empêcher le développement du communisme en Amérique centrale, travailler à un plan de paix au Proche-Orient, éviter l'engagement militaire américain outre-mer. Nous devons faire en sorte que l'Amérique soit respectée en tant que puissance mondiale. Bon, il ne s'agit pas pour autant de minimiser nos problèmes intérieurs, qui sont aussi importants, sinon plus. Il faut mettre au point un système d'assistance médicale permanente pour les personnes âgées qui soit plus efficace et plus abordable, il faut contrôler l'épidémie de SIDA et trouver un vaccin, mettre au point une action écologique pour nous débarrasser des déchets toxiques et remédier aux ravages de la pollution, améliorer la qualité de l'enseignement primaire et secondaire, durcir les lois et prendre des mesures sévères contre les délinquants et les trafiquants de drogue. Il faut aussi mettre les études supérieures à la portée des classes moyennes et assurer une protection sociale aux plus âgés, sans oublier la protection des richesses naturelles et des espaces vierges, et réduire l'influence des comités d'action politique.

Tout le monde me regarde d'un air gêné, même Stash, mais une fois lancé, je suis incapable de m'arrêter.

— Mais du point de vue économique, nous sommes toujours dans une situation catastrophique. Nous devons trouver un moyen de limiter le taux d'inflation, et de réduire le déficit. Il nous faut également proposer des formations et procurer des emplois aux chômeurs, ainsi que protéger la main-d'œuvre américaine d'une immigration injustifiée. Nous devons faire de l'Amérique le leader en matière de technologies de pointe. Parallèlement, il faut promouvoir la croissance économique et augmenter le volume des affaires, tout en veillant à limiter les impôts fédéraux et à abaisser les taux d'intérêt, et donner les moyens de vivre aux petites entreprises en contrôlant l'action des repreneurs et les fusions avec les grosses sociétés.

Price manque de régurgiter sa gorgée de vodka après cette dernière réflexion, mais j'essaie de les regarder tous dans les yeux, en particulier Vanden qui, si elle laissait tomber les raies vertes et le cuir et s'efforçait d'avoir meilleure mine — en suivant des cours d'aérobic par exemple, et en mettant un chemisier, un truc de Laura Ashley, je ne

sais pas — pourrait *éventuellement* être jolie. Mais pourquoi couche-t-elle avec Stash ? Il est mal foutu, blême, il a une mauvaise coupe de cheveux et au moins quatre kilos de trop ; aucune trace de muscle sous le T-shirt noir.

— Mais nous ne pouvons pas non plus ignorer nos nécessités sur le plan social. Il faut empêcher les gens d'abuser de notre système de protection. Il faut procurer de la nourriture et des abris à ceux qui sont à la rue, et lutter contre la discrimination raciale en se battant pour les droits du citoyen, tout en faisant valoir l'égalité du droit pour les femmes, mais en modifiant la loi sur l'avortement afin de protéger le droit à la vie, tout en parvenant cependant à sauvegarder la liberté de choix pour les femmes. Il faut aussi contrôler le flux de l'immigration clandestine. Nous devons promouvoir un retour aux valeurs morales traditionnelles et réprimer l'abus de sexe et de violence à la télé, dans les films, dans la musique, partout. Et plus que tout, il nous faut développer la conscience sociale du pays, et faire en sorte que la nouvelle génération soit moins matérialiste. Je finis mon verre. Tout le monde me regarde. Le silence est total. Courtney sourit d'un air satisfait. Timothy se contente de secouer la tête avec incrédulité, stupéfait. Evelyn, complètement décontenancée par le tour qu'a pris la conversation, se lève en vacillant un peu, et demande si quelqu'un prendra du dessert...

— J'ai des sorbets, déclare-t-elle d'un air hébété. Kiwi, carambole, cherimolle, fruit du cactus et... Ah, comment est-ce, déjà ?... Elle interrompt sa litanie médiumnique et tente de retrouver le dernier parfum. Ah oui, poire du Japon.

Personne n'ouvre la bouche. Tim me lance un bref regard. Je jette un rapide coup d'œil à Courtney, croise le regard de Tim, et regarde Evelyn. Evelyn croise mon regard, et jette un coup d'œil inquiet à Tim, puis à Courtney, puis de nouveau à Tim, qui me lance un nouveau coup d'œil avant de déclarer lentement, d'une voix mal assurée : Poire du cactus.

— *Fruit* du cactus, corrige Evelyn.

Je jette un regard suspicieux à Courtney qui annonce : Cherimolle, et je dis : Kiwi. Kiwi, dit aussi Vanden.

— Copeaux de chocolat, annonce Stash d'une voix calme, détachant bien les syllabes. L'angoisse palpite un instant sur le visage d'Evelyn, immédiatement remplacée par une expression enjouée, particulièrement réussie.

— Oh, Stash, dit-elle en souriant, tu sais bien que je n'ai pas de copeaux de chocolat, ce qui, note bien, serait un parfum étrange pour un sorbet. Je t'ai dit que j'ai de la cherimolle, de la poire du cactus, de la carambole, je voulais dire *fruit* du cactus...

— Je sais. Je ne suis pas sourd, dit-il en lui faisant signe de se taire. Trouve quelque chose de plus marrant.

— Très bien, dit Evelyn. Courtney ? Tu veux bien venir m'aider ?

— Bien sûr. Courtney se lève, et je la suis des yeux, tandis qu'elle disparaît dans la cuisine en faisant claquer ses talons.

— Pas de cigare, les garçons ! crie Evelyn de la cuisine.

— Bien sûr que non, répond Price en remettant le cigare dans la poche de sa veste. Stash continue d'observer son sushi, avec une intensité qui m'intrigue, et je finis par lui demander, espérant qu'il saisira l'ironie de ma question : Aurait-il... euh, recommencé à bouger, par hasard ?

Vanden a dessiné une tête de Smiley sur son assiette avec toutes les petites barquettes

du sushi californien. Elle la soumet à l'approbation de Stash. « Super, hein ? »

— Sympa, grogne Stash.

Evelyn revient avec les sorbets dans des verres tulipe de l'Odéon et une bouteille de Glenfiddich non entamée, qui demeure intacte tandis que nous mangeons nos sorbets.

Courtney doit nous quitter de bonne heure pour rejoindre Luis à une soirée au Bedlam, une nouvelle boîte au sud de Manhattan. Stash et Vanden partent peu après, déterminés à trouver un « plan » quelconque à SoHo. Moi seul ai vu Stash prendre le morceau de sushi dans son assiette et le glisser dans la poche de son bomber de cuir vert. J'en glisse un mot à Evelyn tandis qu'elle remplit le lave-vaisselle, et elle me lance un regard si haineux qu'il y a peu de chance que nous fassions l'amour ce soir. Mais je reste, quoi qu'il en soit. Price aussi. Il est maintenant allongé sur un tapis d'Aubusson fin dix-huitième, dans la chambre d'Evelyn, en train de boire un espresso dans une tasse de chez Ceralene. Je suis allongé sur le lit d'Evelyn, tenant dans mes bras un coussin de tapisserie de chez Jenny B. Goode, dégustant un verre d'Absolut à la crème d'airielle. Evelyn se brosse les cheveux, assise devant sa coiffeuse, son corps ravissant drapé dans un peignoir Ralph Lauren rayé blanc et vert, observant son reflet dans le miroir.

— Suis-je le seul à m'être aperçu du comportement de Stash envers son sushi, comme si c'était — je tousse avant de conclure — un petit animal ?

— Je t'en prie, renonce à inviter tes amis « artistes » à tes dîners, dit Tim d'une voix lasse. Je suis fatigué d'être le seul à table à n'avoir jamais discuté avec un extraterrestre.

— Cela ne s'est produit qu'une fois, dit Evelyn, scrutant sa lèvre, perdue dans la sérénité de sa propre beauté.

— Mais c'était à l'Odéon, rien de moins, grommelle Price.

Je me demande vaguement pourquoi je n'ai pas été invité à l'Odéon pour le dîner d'artistes. Evelyn avait-elle réglé l'addition ? Vraisemblablement. Et j'ai soudain une vision d'Evelyn, souriant pour dissimuler son abattement, trônant à table, entourée des amis de Stash, lesquels s'emploient tous à bâtir de petites cabanes de rondins avec leurs pommes de terre frites, à faire comme si leur saumon grillé était vivant en promenant les morceaux autour de la table, chaque tranche de poisson débattant avec l'autre du « paysage artistique » et des nouvelles galeries ; éventuellement, il tentent même de faire pénétrer le poisson dans la cabane de rondins construite en pommes de terre frites.

— Si tu as bonne mémoire, j'ai dit que moi non plus, je n'en avais jamais rencontré, fait remarquer Evelyn.

— Non, mais Bateman est ton petit ami, ça n'est pas rien, s'esclaffe Price, et je lui jette le coussin. Il l'attrape et me le renvoie.

— Laisse Patrick tranquille. C'est un brave garçon sans histoire, dit Evelyn, sans cesser de se masser le visage avec une espèce de crème. Tu n'es pas un extra-terrestre, n'est-ce pas, mon chéri ?

— Cette question mérite-t-elle seulement une réponse ? dis-je avec un soupir.

— Oh, mon amour... Elle fait la moue, me regardant dans le reflet du miroir. *Moi*, je sais bien que tu n'es pas un extraterrestre.

— Quel soulagement.

— Non, mais Stash était là, à cette soirée à l'Odéon, reprend Price. Puis, me jetant un

coup d'œil : A` l'Odéon. Tu as entendu, Bateman ?

— Non, il n'écoute simplement pas, dit Evelyn.

— Que si, il écoute. Mais il ne s'appelait pas Stash, ce soir-là. Il s'appelait Horseshoe, ou Magnet, ou Lego, ou quelque chose aussi *mature*, ricane Price. J'ai oublié.

— Mais Timothy, où veux-tu en venir ? demande Evelyn d'une voix accablée. Je ne t'écoute même pas. Elle humecte une boule de coton, se la passe sur le front.

— Eh bien, il est question de l'Odéon, dit Price, se redressant non sans effort. Et ne me demande pas pourquoi, mais je me souviens parfaitement l'avoir entendu commander un *cappuccino* de thon.

— Carpaccio, corrige Evelyn.

— Non, Evelyn chérie, amour de ma vie. Je l'entends encore commander le *cappuccino* de thon, dit Price, levant les yeux au ciel.

— Il a demandé un carpaccio, réplique-t-elle, passant le coton sur ses paupières.

— Un *cappuccino*, insiste Price. C'est toi-même qui l'as corrigé.

— Et *toi*, tu ne l'as même pas reconnu, ce soir, contre-attaque-t-elle.

— Oh, mais je me souviens *très bien* de lui, dit Price, se tournant vers moi. Evelyn parlait de lui comme du « joyeux culturiste ». C'est ainsi qu'elle nous l'a présenté. Je te le jure.

— Oh, tais-toi, fait-elle, l'air contrarié, mais elle jette un coup d'œil à Timothy dans le miroir, et lui lance un sourire coquet.

— Je veux dire, cela m'étonnerait que l'on trouve Stash dans les pages mondaines de *Women's Wear*, dit Price, lui rendant son regard, assorti d'un sourire carnassier, lubrique. Je m'absorbe dans l'Absolut à la crème d'airielle que je tiens à la main. On dirait un verre de sang dilué, délavé, servi avec un glaçon et une tranche de citron.

— Que se passe-t-il entre Courtney et Luis ? dis-je, espérant détourner leur regard l'un de l'autre.

— O` mon Dieu, gémit Evelyn, se retournant face au miroir. Ce qu'il y a d'*épouvantable* avec Courtney, ça n'est pas qu'elle n'aime plus Luis. C'est qu'...

— On lui a annulé son crédit chez Bergdorf ? coupe Price. Je me mets à rire. Nous échangeons une grande claque amicale.

— Non, continue Evelyn, elle aussi mise en joie. C'est qu'elle est *réellement* tombée amoureuse de son agent immobilier. Une espèce de *rat* qu'elle a rencontré au Feathered Nest.

— Courtney n'est sans doute pas infallible, déclare Tim, inspectant ses ongles fraîchement manucurés, mais, mon Dieu, que dire d'une... *Vanden* ?

— Oh, je t'en *prie*, pas ça, gémit Evelyn, actionnant vigoureusement sa brosse à cheveux.

— Vanden est un croisement entre... un cardigan The Limited et... un vieux Benetton, dit Price, levant la main, les yeux clos.

— Non, dis-je, essayant de m'introduire dans la conversation. Un vieux Fiorucci.

— Ouais, fait Tim, c'est ça. Il a ouvert les yeux et détaille Evelyn.

— Laisse tomber, dit Evelyn. C'est une fille de Camden. A` quoi d'autre peut-on s'attendre, à ton avis ?

— O` mon Dieu, gémit Timothy, c'est vraiment *usant*, ce genre de nana. *Et mon petit ami, et comme je l'aime, mais il en aime une autre, et comme je souffre sans lui, mais il*

ne s'intéresse pas à moi, et blablabla, et blablabla... Mon Dieu, quelle plaie ! Elles y croient, tu vois ? C'est d'une tristesse... Tu n'es pas de mon avis, Bateman ?

— Oui. Elles y croient. Quelle tristesse.

— Tu vois, Bateman est du même avis que moi, dit Price d'un air suffisant.

— Non, certainement pas. (A` l'aide d'un kleenex, Evelyn éponge à présent ce dont elle s'est barbouillée.) Patrick n'a rien d'un cynique, Timothy. C'est un brave garçon sans histoire, n'est-ce pas, mon chéri ?

Oh non, oh non, me dis-je tout bas. Je suis un maniaque, une ordure de psychopathe.

— Après tout, peu importe, soupire Evelyn. Évidemment, ça n'est pas la fille la plus brillante du monde.

— Ha ! Ça, c'est l'euphémisme du siècle ! s'esclaffe Price. Mais Stash n'est pas non plus le type le plus brillant. Un couple idéal. Ils se sont rencontrés sur le téléphone rose, ou quelque chose de ce genre ?

— Laisse-les en paix ! dit Evelyn. Stash a vraiment du talent, et quant à Vanden, je suis sûre que nous la sous-estimons.

— Voilà une fille... commence Price, se tournant vers moi, voilà une fille, écoute bien, Bateman, c'est Evelyn elle-même qui me l'a raconté, une fille qui a loué *High Noon* parce qu'elle croyait que c'était un film sur les... — il avale sa salive — sur les cultivateurs de marijuana.

— Saisissant, dis-je. Mais quelqu'un est-il parvenu à déterminer de quoi vit ce Stash ? J'imagine qu'il a un nom de famille, mais je ne tiens pas à le connaître, non, Evelyn, ne me dis rien.

— Pour commencer, c'est un type *parfaitement* correct, et gentil, dit Evelyn, sur la défensive.

— Un type qui demande un sorbet aux *copeaux de chocolat*, bon Dieu ! se lamente Timothy, incrédule. Mais qu'est-ce que *cela veut dire* ?

Evelyn feint de ne pas entendre. Elle ôte ses boucles d'oreilles Tina Chow. « Il est sculpteur », dit-elle d'une voix coupante.

— Sculpteur mes pieds, dit Timothy. Je me souviens lui avoir parlé, à l'Odéon. (Il se tourne de nouveau vers moi.) C'est à ce moment-là qu'il a commandé un cappuccino de thon, et je suis sûr que si nous n'avions pas été là pour l'aider, il aurait aussi commandé du saumon *au lait*, et il m'a dit qu'il *fournissait* les soirées, ce qui signifie ni plus ni moins

— je ne sais pas, dis-moi si je me trompe, Evelyn — qu'il est *traiteur*. *Traiteur*, voilà ce qu'il est ! s'écrie Price. *Traiteur*, et pas sculpteur !

— Je t'en prie, du calme, dit Evelyn, s'étalant une nouvelle couche de crème sur le visage.

— C'est comme si tu disais que tu es une grande poétesse.

Timothy est ivre, et je commence à me demander quand il va vider les lieux.

— Eh bien, commence Evelyn, imagine-toi qu'effectivement, j'ai...

— Tu n'es qu'une machine à aligner des mots ! lance Tim. Il s'approche d'Evelyn et se penche près d'elle, observant son reflet dans le miroir.

— N'as-tu pas un peu grossi, Tim ? demande Evelyn d'une voix pensive. Elle examine le visage de Tim dans le miroir. Je te trouve... plus rond.

En manière de représailles, Tim renifle le cou d'Evelyn et demande : Quelle est cette... odeur ensorcelante ?

— C'est *Obsession*, répond Evelyn avec un sourire charmeur, repoussant doucement Timothy. *Obsession*. Patrick, tu veux bien éloigner ton ami de moi ?

— Non, non, attends, dit Tim, la flairant bruyamment. Ce n'est pas *Obsession*. C'est... c'est... Puis, le visage déformé par une horreur feinte : C'est... O[^] mon Dieu, c'est de *l'auto-bronzant Instatan* !

Evelyn demeure un moment silencieuse, considérant les diverses réactions possibles. Elle examine de nouveau la tête de Price.

— Tu perds tes cheveux ?

— Evelyn, dit Tim, ne change pas de sujet. Cela dit, puisque tu en parles... (Il passe une main sur ses cheveux, l'air sincèrement préoccupé). Trop de gel, tu crois... ?

— Peut-être, répond Evelyn. Bien, maintenant, rends-toi utile et va t'asseoir, *je t'en prie*.

— Au moins, ils ne sont pas verts, et je n'ai pas essayé de les couper avec un couteau à beurre, déclare Tim, faisant allusion à la teinture de Vanden et à la coupe de cheveux de Stash, définitivement lamentable, visiblement bon marché, et lamentable parce que bon marché.

— Tu as grossi ? demande Evelyn, plus gravement cette fois.

— Mon Dieu, fait Tim, prêt à lui tourner le dos, vexé. Non, Evelyn, je n'ai pas grossi.

— Je te jure que ton visage a l'air... plus rond, insiste Evelyn. Moins... moins aigu.

— Je n'en crois pas un mot.

Il plonge son regard dans le miroir. Elle continue de se brosser les cheveux, mais ses gestes sont moins précis, car elle regarde Tim. S'en apercevant, il lui flaire le cou, et je crois bien qu'il lui donne un petit coup de langue. Il sourit.

— Ça n'est pas de *l'Instatan* ? demande-t-il. Allez, tu peux me le dire. Je reconnais l'odeur.

— Non, dit Evelyn sans sourire. C'est *toi* qui utilises de *l'Instatan*.

— Non. Il se trouve que je n'en utilise pas. Je vais dans un salon de bronzage. Je sais bien que c'est cher, mais... Price pâlit. Alors, c'est de *l'Instatan* ?

— Oh, quel courage, d'avouer que tu vas dans un salon de bronzage... dit-elle.

— *Instatan*, dit-il avec un rire bas.

— Je ne sais *même* pas de quoi tu veux parler, conclut Evelyn, agitant de nouveau la brosse à cheveux. Patrick, tu veux bien *raccompagner* ton ami ?

Price est à présent à genoux, et flaire bruyamment les jambes nues d'Evelyn, qui rit. Je me raidis.

— O[^] mon Dieu, gémit-elle, fiche le camp.

— Tu es *orange*, dit-il en riant, toujours à genoux, la tête enfouie dans son giron. Tu as l'air tout orange.

— Non, je ne suis pas orange, répond-elle en un long feulement de douleur et d'extase. Espèce de blaireau.

Je les observe, allongé sur le lit. Timothy, à ses genoux, essaie de passer la tête sous le peignoir Ralph Lauren. Evelyn, rejetant la tête en arrière de plaisir, essaie en jouant de le repousser, lui donnant sans conviction de petits coups sur le dos avec sa brosse Jan Hové. Je suis à peu près certain que Timothy et Evelyn sont amants. Timothy est la seule personne intéressante que je connaisse.

— Tu devrais partir, dit-elle enfin, haletante. Elle a cessé de se défendre.

Il lève les yeux vers elle, avec un sourire pour pâte dentifrice. « Vos désirs sont des

ordres, Madame. »

— Merci, fait-elle d'une voix où je crois discerner du dépit.

Il se relève. « On dîne ? Demain soir ? »

— Il faut que je demande à mon petit ami, dit-elle, me souriant dans le miroir.

— Tu mettras ta robe noire sexy, celle d'Anne Klein ? murmure-t-il à son oreille, les mains posées sur ses épaules. Puis, toujours murmurant : Pas la peine d'inviter Bateman.

Je ris de bon cœur, et me lève du lit pour le raccompagner.

— Attends ! Mon espresso ! s'écrie-t-il.

Evelyn se met à rire, puis applaudit, comme si elle était ravie de le voir si peu désireux de déguerpir.

— Allez, mon vieux, dis-je, le poussant sans ménagement hors de la chambre. C'est l'heure de faire dodo.

Il parvient encore à lui envoyer un baiser de loin, avant que je ne le fasse sortir. Il demeure parfaitement silencieux, tandis que je le raccompagne jusque dans la rue.

Après son départ, je me sers un cognac dans un grand verre italien et, revenant dans la chambre, je trouve Evelyn au lit, en train de regarder le *Club du Télé-Achat*. Je m'allonge auprès d'elle, desserre ma cravate Armani. Je lui pose enfin ma question, sans la regarder :

— Pourquoi n'aurais-tu pas une histoire avec Price ?

— Oh, franchement, Patrick... Elle ferme les yeux. Pourquoi *Price* ? Pourquoi lui ? demande-t-elle d'un ton qui me fait penser qu'elle a déjà couché avec lui.

— Il est riche, dis-je.

— *Tout le monde* est riche, dit-elle, le regard rivé sur l'écran.

— Il est séduisant, dis-je.

— *Tout le monde* est séduisant, dit-elle d'une voix lointaine.

— Il a un corps superbe, dis-je.

— *Tout le monde* a un corps superbe, de nos jours, dit-elle.

Je pose mon verre sur la table de chevet et roule sur elle. Tandis que j'embrasse et lèche son cou, elle fixe un regard passionné sur le récepteur grand écran Panasonic à télécommande, et baisse le son. Je relève ma chemise Armani et pose sa main sur mon torse pour qu'elle palpe cette dureté de statue, cet admirable sillon des abdominaux, et je bande mes muscles, heureux que la pièce soit éclairée, car elle peut ainsi voir combien mon ventre est à présent bronzé et finement sculpté.

— Tu sais, dit-elle d'une voix claire, Stash est séropo. Et... Elle s'interrompt. Quelque chose sur l'écran retient son attention ; elle monte légèrement le son, puis le baisse de nouveau. Et... Je pense qu'il va sans doute coucher avec Vanden, ce soir.

— Parfait, dis-je, mordant doucement son cou, une main posée sur un sein ferme, froid.

— Tu es méchant, dit-elle, légèrement excitée, caressant mes épaules larges et dures.

— Non, dis-je avec un soupir. Je suis ton fiancé, c'est tout.

Au bout d'environ un quart d'heure d'essais infructueux, je renonce à faire l'amour avec elle.

— Tu seras en meilleure forme une autre fois, tu sais, dit-elle.

Je tends la main vers le verre de cognac, et le vide. Evelyn prend sa dose de Parnate, un antidépresseur. Je demeure là, allongé près d'elle, regardant le *Club du Télé-Achat*

— défilent des poupées de verre, des coussins brodés, des lampes en forme de ballon de football, des bagues en zircon —, le son coupé. Evelyn commence à partir.

— Tu utilises du Minoxidil ? demande-t-elle au bout d'un long moment.

— Non, pourquoi ? Je devrais ?

— On dirait que ton front s'agrandit, dit-elle dans un murmure.

— Certainement pas, m'entends-je répondre. C'est difficile à dire. Mes cheveux sont très épais, et je ne peux pas dire si je les perds. Mais cela m'étonnerait beaucoup.

Je rentre chez moi, souhaite le bonsoir à un gardien que je ne reconnais pas — ce pourrait être n'importe qui —, et m'allonge dans mon salon, loin au-dessus de la ville, me dissolvant dans l'écho de *The Lion Sleeps at Night*, que chantent les Tokens dans le Wurlitzer 1015 rutilant (mais pas aussi bon que le Wurlitzer 850, qui est en revanche plus rare) installé dans un coin du salon. Je me masturbe en pensant d'abord à Evelyn, puis à Courtney, puis à Vanden, puis encore à Evelyn puis, juste avant de jouir un piètre orgasme —, à un mannequin à-demi nu, vêtu d'un maillot d'haltérophile, que j'ai vu ce matin sur une affiche Calvin Klein.

Au matin

Dans la lumière précoce d'une aube de mai, voici à quoi ressemble mon salon : au-dessus de la cheminée de marbre blanc et de granit, garnie de fausses bûches à gaz, est accroché un original de David Onica. C'est, dans des tons éteints de gris et de vert olive, le portrait d'une femme nue, assise sur une chaise et regardant MTV, avec en arrière-plan un paysage martien, un désert mauve et miroitant, jonché de poissons morts, éviscérés, tandis que des assiettes brisées s'élèvent au-dessus de sa tête jaune, comme un flamboiement de soleils. Le tout, de format deux mètres sur un mètre vingt, est encadré d'aluminium brossé noir. La toile domine un long canapé blanc sans pieds et un récepteur digital Toshiba à écran de soixante-quinze centimètres, image haute définition et contraste optimum, pourvu d'une vidéo sur un support tubulaire high-tech de chez NEC, avec système digital d'incrustation et arrêt sur image ; le matériel audio comprend un MTS et un ampli de cinq watts par canal intégrés. Un magnétoscope Toshiba est posé sous le récepteur, sous un couvercle de verre ; c'est une console Beta hyperbande dont les fonctions incorporées incluent l'édition de documents écrits, avec une mémoire de huit pages, un système d'enregistrement / reproduction haute fréquence, et la programmation sur trois semaines de huit programmes fixes. A` chaque coin du salon est disposée une lampe-tempête halogène. De fins stores vénitiens blancs sont tirés devant les huit baies vitrées. Devant le sofa, une table basse à dalle de verre et piétement de chêne de chez Turchin, sur laquelle des animaux de verre filé de chez Steuben sont stratégiquement disposés autour de luxueux cendriers de cristal de chez Fortunoff, bien que je ne fume pas. A` côté du juke-box Wurlitzer, un piano à queue Baldwin en ébène. Dans tout l'appartement court un plancher de chêne clair ciré. De l'autre côté de la pièce, à côté d'un bureau et d'un porte-journaux dessinés par Gio Ponti, se trouve une chaîne stéréo Sansui complète (CD, lecteur de cassette et magnétophone, tuner, ampli), accouplée à des baffles Duntech Sovereign 2001 d'un mètre quatre-vingts, en bois de rose du Brésil. Au centre de la chambre trône un lit japonais sur un cadre de chêne. Contre le mur est installé un récepteur Panasonic à

écran pivotant de soixante-quinze centimètres et son stéréo, et au-dessous, un magnétoscope Toshiba sous un couvercle de verre. N'étant pas certain de l'heure affichée par le réveil digital Sony, je me redresse pour jeter un coup d'œil aux chiffres qui clignotent sur le magnétoscope, puis je saisis le téléphone à touches d'Ettore Sottsass posé sur la table de chevet en verre et acier, et compose le numéro de l'horloge parlante. Dans un coin de la pièce est posée une chaise de cuir crème, acier et bois, dessinée par Eric Marcus, et dans l'autre une chaise en contreplaqué moulé. Le tapis beige et blanc à points noirs de Maud Sienna recouvre presque tout le plancher. Un des murs est dissimulé par l'alignement de quatre gigantesques commodes d'acajou décapé. Je suis au lit, vêtu d'un pyjama de soie Ralph Lauren puis, me levant, je passe un peignoir ancien imprimé cachemire, dans les tons garance, et me dirige vers la salle de bains. Tout en urinant, je vérifie mon degré de bouffissure dans le miroir, à côté d'une affiche de base-ball accrochée au-dessus de la cuvette. Après avoir enfilé un short brodé Ralph Lauren, un sweater Fair Isle et des chaussons Enrico Hidolin de soie imprimée petits pois, j'attache un sachet de plastique empli de glace autour de mon visage et attaque les exercices d'assouplissement matinal. Après quoi, debout devant le lavabo Washmobile, résine et acier — assorti du porte-savon, du porte-gobelet, et des barres d'acier pour poser les serviettes — que j'ai acheté chez Hastings Tile, en attendant que soit terminé le ponçage des lavabos de marbre que je fais venir de Finlande, j'observe mon reflet dans le miroir, le visage toujours entouré du sachet de glace. Je verse un peu de Plax antiplaque dentaire dans un gobelet d'inoc et le fait tourner dans ma bouche pendant une trentaine de secondes. Puis j'étale du Rembrandt sur une brosse en imitation écaille de tortue et entreprends de me brosser les dents (trop vaseux pour utiliser le fil dentaire, ainsi qu'il conviendrait, mais peut-être l'ai-je fait hier soir, avant de me coucher ?), et me rince la bouche avec de la Listerine. Puis j'examine mes mains, et prends la brosse à ongles. J'ôte le sachet de glace de mon visage, et applique une lotion désincrustante, puis un masque reconstituant à la menthe que je laisse agir dix minutes, le temps de m'occuper de mes ongles de pieds. Ensuite, je prends la brosse à dents électrique Probright, puis l'Interplak (ceci pour parfaire l'action de la brosse manuelle), dont la vitesse de rotation est de 4 200 tours par minute, avec changement du sens de rotation quarante-six fois par seconde ; les poils longs nettoient les espaces interdentaires et massent les gencives, tandis que les plus courts polissent la surface des dents. Je me rince de nouveau la bouche, avec du Cepacol. Puis j'ôte mon masque à la menthe sauvage avec une pâte désincrustante à la menthe verte. La douche est munie d'une pomme multidirectionnelle réglable dans un rayon de soixante-quinze centimètres. Elle est en cuivre d'Australie noir et or recouvert d'émail blanc. Sous la douche, j'utilise tout d'abord un gel moussant, puis un désincrustant au miel et aux amandes pour le corps, et pour le visage un gel exfoliant. Le shampooing Vidal Sassoon se révèle excellent pour supprimer la pellicule de transpiration, ainsi que les agents corrodants, les graisses, la poussière et les divers polluants en suspension dans l'air qui peuvent alourdir vos cheveux, les aplatir sur votre crâne, ce qui vous fera paraître plus âgé. Mon après-shampooing est aussi de qualité — la technologie du silicone autorise une action traitante du cheveu sans l'alourdir, ce qui peut également vous faire paraître plus âgé. Le week-end, ou lorsque j'ai un rendez-vous prévu, j'utilise plus volontiers le Greune Natural Revitalizing Shampoo, l'après-shampooing et le

Nutrient Complex. Ces produits contiennent du D-panthetol, un agent multivitaminé B, du polysorbate 80, un agent lavant pour le cuir chevelu, et des herbes naturelles. Le week-end prochain, j'ai l'intention de faire quelques courses chez Bloomingdale ou chez Bergdorf et, sur les conseils d'Evelyn, d'essayer le Soin et Shampooing Foltène pour prévenir la chute des cheveux, car il contient un complexe hydratant qui pénètre au cœur du cheveu, lui donnant vigueur et brillance. Je prendrai aussi le Vivagen Hair Enrichment Treatment, un nouveau produit de Redken, destiné à prévenir la formation d'une couche minérale sur le cheveu, ce qui prolonge son cycle de vie. Luis Carruthers m'a recommandé le Nutriplex System d'Aramis, un complexe nutritif qui aide à favoriser la circulation du cuir chevelu. Une fois hors de la douche et séché, je mets mon short Ralph Lauren, et presse une serviette brûlante contre mon visage pendant deux minutes, pour adoucir ma barbe, avant d'étaler ma mousse à raser, une crème de chez Pour Hommes. Après quoi, je ne manque jamais de me baigner le visage avec une lotion hydratante (celle de Clinique a ma préférence) que je laisse agir une minute. Vous pouvez au choix la rincer ou la garder sur la peau et appliquer par-dessus la crème à raser — de préférence à l'aide d'une brosse, qui assouplit la barbe en soulevant le poil —, ce qui, à mon avis, facilite le rasage. Cela évite également l'évaporation, réduisant ainsi la friction entre la peau et la lame. Il faut toujours mouiller la lame à l'eau chaude avant le rasage, et suivre le sens de la pousse du poil, en appuyant légèrement. Garder les pattes et le menton pour la fin, car à ces endroits, la barbe est plus dure, et demande plus de temps pour s'assouplir. Avant de commencer, il faut rincer le rasoir, et le secouer pour l'égoutter. Après, se baigner le visage à l'eau fraîche, pour faire disparaître toute trace de mousse. Il convient d'utiliser un après-rasage contenant très peu d'alcool — ou mieux, pas d'alcool du tout. Jamais d'eau de Cologne, car l'alcool à haute dose dessèche la peau et vous fait paraître plus âgé. On appliquera ensuite un tonique antibactérien sans alcool, à l'aide d'un coton imbibé d'eau, pour détendre la peau. En dernier lieu, une crème hydratante. Puis s'asperger d'eau, avant d'étendre une lotion émolliente pour adoucir l'épiderme et en fixer l'hydratation. Ensuite, appliquer le Gel Apaisant de Pour Hommes, qui est une excellente lotion adoucissante. Si votre peau vous semble desséchée, grumeleuse — ce qui fait paraître votre visage terne, et plus âgé —, utiliser une lotion clarifiante qui, en vous débarrassant des petites peaux mortes, vous laisse un épiderme éclatant (et accentue votre bronzage, le cas échéant). Appliquer ensuite une crème anti-vieillesse pour les yeux (Baume Des Yeux), suivie enfin d'une lotion hydratante et protectrice. Après avoir essuyé mes cheveux avec la serviette, j'emploie une lotion régulatrice du cuir chevelu. Je passe aussi un petit coup de séchoir sur mes cheveux, pour leur donner volume et maintien (mais sans l'aspect collant), avant d'ajouter encore un peu de lotion, que je répartie à l'aide d'une brosse en soies naturelles, et je termine en les lissant en arrière avec un peigne à grosses dents. Je mets mon sweater Fair Island et mes chaussons de soie à petits pois, et me dirige vers le salon, où je glisse le dernier Talking Heads dans le lecteur de CD, mais il commence à dérailler d'une plage à l'autre, aussi je le retire et glisse à la place le CD spécial destiné à nettoyer la lentille du laser. Le laser, d'une extrême sensibilité, est sujet à des altérations provoquées par la poussière, la saleté, la fumée, l'humidité et la pollution ambiantes, et un laser sale peut poser des problèmes, accumulant faux départs, passages inaudibles, glissements d'une plage à l'autre, changements de

vitesse de lecture et distorsions du son ; le disque de nettoyage possède une petite brosse qui s'aligne automatiquement sur la lentille tandis que tourne le disque, éliminant ainsi les poussières et les particules indésirables. Je remets le Talking Heads dans l'appareil, qui fonctionne parfaitement. Je ramasse le numéro de *USA Today* qui traîne par terre devant la porte d'entrée, et le rapporte dans la cuisine, où je prends deux Advil, une pilule multivitaminée et une de potassium, que je fais glisser avec une grande bouteille d'eau d'Évian, car la bonne, une vieille Chinoise, a oublié de mettre en route le lave-vaisselle en partant, hier. De même, je verse mon jus de pamplemousse-citron dans un des verres à pied Saint-Rémy, que j'ai fait venir de Baccarat. Je jette un coup d'œil sur la pendule au néon accrochée au-dessus du réfrigérateur, m'assurant que j'aurai le temps de prendre tranquillement mon petit déjeuner. Debout devant le bar de la cuisine, je mange un kiwi et une poire japonaise en tranches (quatre dollars pièce chez Gristede) dans des barquettes de conservation en aluminium dessinées en Allemagne. Je prends un petit pain au son, un sachet de thé décaféiné et un paquet de céréales (avoine et son) dans un des vastes placards vitrés qui recouvrent presque tout un mur de la cuisine ; le cadre est en métal gris-bleu soutenu, les étagères en inoxydable, et les panneaux en verre armé dépoli. Je mange la moitié du petit pain au son après l'avoir passé au micro-ondes et agrémenté d'un peu de beurre de pomme. Suit un bol de céréales (avoine et son) avec germes de blé et lait de soja ; encore une bouteille d'Évian, et une petite tasse de thé décaféiné pour finir. Alignés à côté du four à pain Panasonic et de la cafetière Salton se trouvent le percolateur Cremina en argent massif (encore chaud, assez curieusement) que j'ai trouvé chez Hammacher Schlemmer (la tasse à espresso en inox isolant, ainsi que la soucoupe et la cuiller sont posées près de l'évier, maculées) et le four à micro-ondes Sharp modèle R1810A Carousel II à plateau tournant, dans lequel je fais réchauffer l'autre moitié du petit pain. À côté du grille-pain Salton Sonata, du robot Cuisin'art Little Pro, de la centrifugeuse Acme Supreme Juicerator, et du shaker électronique Cordially Yours, est posée la bouilloire à thé en inox, contenance deux litres et demi, qui siffle *Tea for Two* lorsque l'eau se met à bouillir, et dont je me sers pour me préparer une autre petite tasse de thé pomme-cannelle décaféiné. Durant ce qui me paraît être un long moment, je contemple le couteau électrique Handy Knife de Black & Decker, posé sur le plan de travail, à côté de l'évier, et branché sur la prise murale : c'est un éminceur / éplucheur doté de divers accessoires, avec une lame-scie et une lame dentée. Il se recharge par la poignée. Aujourd'hui, je porte un costume Alan Flusser. Il date des années quatre-vingt, c'est donc une version réactualisée du style des années trente. Le modèle que l'on préférera possède des épaules larges mais naturelles, une poitrine ample et un dos à soufflets. Les revers souples devront être larges de douze centimètres environ, la pointe du revers s'arrêtant aux trois quarts de la largeur de l'épaule. Le revers pointu est considéré comme plus élégant, sur une veste croisée, que le revers cranté. Les poches basses sont agrémentées d'une patte ornée d'une double ganse — au-dessus de chaque patte s'ouvrent deux fentes garnies d'une étroite bande de tissu. Le boutonnage bas forme un carré ; au-dessus, à peu près à hauteur du croisement des revers, se trouvent deux boutons supplémentaires. Le pantalon au pli bien marqué est coupé large, prolongeant ainsi la ligne ample de la veste. La taille monte légèrement plus haut sur le devant, et deux pattes fixées dans le dos, au milieu, permettent une tenue parfaite des bretelles.

Ma cravate de soie tachetée est griffée Valentino Couture. Aux pieds, je porte des mocassins de crocodile A. Testoni. Tandis que je m'habille, la télévision diffuse le *Patty Winters Show*. Les invitées du jour sont des femmes à personnalité multiple. On voit à l'écran une espèce de créature obèse, d'âge mûr, tandis que s'élève la voix de Patty Winters : Bien, s'agit-il de schizophrénie, ou d'autre chose ? *Racontez-nous*.

— Non, pas du tout. Les gens à personnalité multiple ne sont pas des schizophrènes, dit la femme, secouant la tête. Nous ne sommes *pas du tout* dangereux.

— Eh bien, reprend Patty, debout au milieu du public, le micro à la main, dites-nous, qui étiez-vous, le mois dernier ?

— Le mois dernier, je crois bien que j'ai été Polly, la plupart du temps, répond la femme. Coup d'œil sur le public — visage inquiet d'une ménagère ; avant que celle-ci ne s'aperçoive sur l'écran témoin, la caméra revient sur la femme à personnalité multiple.

— Bien, reprend Patty. Et *en ce moment-même*, qui êtes-vous ?

— Eh bien... commence la femme d'une voix lasse, comme si elle n'en pouvait plus de répondre toujours à cette question, comme si elle y avait répondu des centaines de fois sans parvenir à être crue. Eh bien, ce mois-ci, je suis... Côtelette. Oui... Côtelette, la plupart du temps.

Long silence. Gros plan sur une ménagère qui secoue la tête, stupéfaite, tandis qu'une autre ménagère lui chuchote quelque chose à l'oreille.

Aux pieds, je porte des mocassins de crocodile A. Testoni.

Attrapant mon imperméable dans la penderie de l'entrée, je mets la main sur une écharpe Burberry's et le pardessus assorti, brodé d'une baleine (le genre de chose que porte un gosse) et maculé de ce qui pourrait être des traces de chocolat séché, barbouillées en croix sur le devant, et colorant de sombre les revers. Je prends l'ascenseur pour descendre, remontant ma Rolex d'un léger mouvement de poignet. Je salue le gardien, et hèle un taxi qui m'emmène vers le centre, vers Wall Street.

Au Harry's

A l'heure la plus sombre du crépuscule, Price et moi descendons Hanover Street, nous dirigeant silencieusement vers le Harry's, comme guidés par un radar. Timothy n'a pas dit un mot depuis que nous avons quitté P & P. Le clochard repoussant accroupi sous une benne à ordures, au coin de Stone Street, ne lui arrache pas même une réflexion. Il s'autorise cependant un sifflement égrillard en direction d'une femme qui se dirige vers Water Street — une blonde, du monde au balcon, un cul superbe, des talons hauts. Price paraît tendu, nerveux, et je n'ai aucune envie de lui demander ce qui ne va pas. Il porte un costume de lin Canali Milano, une chemise de coton Ike Behar, une cravate de soie Bill Blass et des Brooks Brothers à lacets et bouts ferrés. Moi, je porte un costume de lin très fin, pantalon à pinces, une chemise de coton, une cravate de soie tachetée — Valentino Couture —, et des Allen-Edmonds en cuir perforé à bouts renforcés. Une fois au Harry's, nous avisons David Van Patten et Craig McDermott, à une table du devant. Van Patten porte un veston de sport croisé laine et soie, un pantalon laine et soie à pli creux et braguette boutonnée Mario Valentino, une chemise de coton Gitman Brothers, une cravate de soie à petits pois Bill Blass et une paire de Brooks Brothers en cuir. McDermott porte un costume de lin tissé avec pantalon à pinces, une chemise Basile,

coton et soie, une cravate de soie Joseph Abboud et des mocassins en cuir d'autruche Susan Bennis Warren Edwards.

Tous deux sont penchés sur la table, en train d'écrire sur leur serviette en papier, chacun un verre posé devant lui, respectivement un scotch et un Martini. Ils nous font signe. Price jette son attaché-case de cuir Tumi sur une chaise vide et se dirige vers le bar. Je lui crie de me commander un J&B on the rocks, et m'assois avec Van Patten et McDermott.

— Alors, Bateman, fait Craig (et sa voix révèle qu'il n'en est pas à son premier Martini), peut-on ou ne peut-on pas porter de mocassins à glands avec un costume de ville ? Ne me regarde pas comme si j'étais devenu fou.

— Oh, merde, tu n'as pas besoin de demander à Bateman, gémit Van Patten, agitant son stylo en or, un Cross, et buvant distraitement une gorgée de Martini.

— Van Patten ? demande Craig.

— Ouais ?

McDermott hésite un instant. « Tais-toi », dit-il enfin, d'une voix terne.

— Quelle est l'idée, bande de rigolos ? J'aperçois Luis Carruthers, debout au bar, à côté de Price qui l'ignore à mort. Carruthers n'est pas bien habillé : costume croisé en laine, à quatre boutons, Chaps, je pense, chemise rayée en coton, nœud papillon en soie, lunettes de vue Oliver Peoples à monture de corne.

— Nous envoyons ces questions à *Gentleman Quarterly*, m'explique Van Patten.

M'apercevant, Luis me fait un sourire hésitant puis, si je ne me trompe, rougit et se retourne face au bar. Pour quelque mystérieuse raison, les barmen ne voient jamais Luis.

— Nous avons fait un pari : nous allons voir lequel de nous deux paraîtra le premier dans la colonne « Questions et Réponses ». Alors, maintenant, j'aimerais bien que tu me répondes. *Qu'est-ce que tu en penses ?* demande McDermott d'une voix insistante.

— Qu'est-ce que je pense de *quoi* ? fais-je, irrité.

— Des mocassins à glands, crème d'andouille.

— Ça, mes petits enfants... Je réfléchis, soucieux de ne pas dire n'importe quoi. « Le mocassin à glands est en principe une chaussure décontractée... » Je jette un coup d'œil en direction de Price. J'ai méchamment envie d'un verre. Il frôle Luis, qui lui tend la main. Price sourit, dit quelque chose, et le quitte rapidement pour nous rejoindre. Luis, une fois de plus, tente d'attirer l'attention du barman, et une fois de plus, échoue.

— Mais c'est justement parce que tout le monde en porte qu'il est devenu portable, n'est-ce pas ? demande Craig avec élan.

— Ouais, dis-je, hochant la tête. Portable, à condition qu'il soit noir, ou en cuir naturel.

— Et marron... ? demande Van Patten, méfiant.

Je réfléchis un instant. « Trop sport pour un costume de ville », dis-je enfin.

— De quoi discutez-vous, bande de pédés ? demande Price. Il me tend mon verre et s'assoit, croisant les jambes.

— Bon, très bien, très bien, dit Van Patten. Maintenant, *ma* question. Question double... Il prend une pause théâtrale. 1 : les cols ronds sont-ils trop habillés ou trop décontractés ? 2 : quel genre de cravate va le mieux avec ?

Price, l'air un peu hagard, répond immédiatement, détachant bien les syllabes, sa voix claire et un peu tendue dominant le vacarme qui règne au Harry's. « C'est un style de

col très adaptable, on peut le porter aussi bien avec un costume qu'avec une veste sport. Il doit être amidonné quand on le porte habillé, et pour les occasions particulièrement formelles, il convient de porter une épingle de col. » Il s'interrompt, soupire ; on dirait qu'il a aperçu quelqu'un. Je me retourne. « Lorsqu'on le porte avec un blazer, reprend Price, le col doit paraître mou. On peut alors choisir de le porter avec ou sans épingle. Comme il s'agit d'un style de col traditionnel, genre collège, il est préférable de l'équilibrer avec une cravate-plastron, pas trop grande. » Il prend une gorgée de Martini, recroise les jambes. « Question suivante ? »

— On te paie un verre, déclare McDermott, visiblement impressionné.

— Price ? fait Van Patten.

— Oui ? fait Price, parcourant la salle des yeux.

— Tu es un être irremplaçable.

— Dites-moi, où allons-nous dîner ? (C'est moi qui pose la question.)

— J'ai pris mon fidèle Mr. Zagat, dit Van Patten, tirant de sa poche le petit guide rouge et l'agitant sous le nez de Timothy.

« Hourra », fait Price d'une voix sarcastique.

Moi : Qu'est-ce qu'on mangerait bien ?

Price : Quelque chose de blond, avec des gros nénés.

McDermott : Pourquoi pas au petit bistrot salvadorien ?

Van Patten : Écoutez, on passe au Tunnel après, autant trouver quelque chose dans le coin.

— Oh, merde, fait McDermott. On va au Tunnel ? La semaine dernière, j'ai ramassé cette nana de Vassar...

— Oh non, tu ne vas pas recommencer, gémit Van Patten.

— Pourquoi, il y a quelque chose qui te gêne ? rétorque McDermott.

— Oui. J'étais là. Je n'ai pas besoin d'entendre *encore* cette histoire, répond Van Patten.

— Mais je ne t'ai jamais raconté ce qui s'est passé *après*, fait remarquer McDermott, haussant les sourcils.

— Hé, mais c'était quand, cette soirée ? dis-je. Et pourquoi n'étais-je pas là, moi ?

— Toi, tu étais occupé ailleurs, à dragouiller je ne sais plus qui. Maintenant, tais-toi et écoute. Bon, donc, je ramasse cette nana de Vassar au Tunnel — premier choix, gros nénés, des jambes comme ça, un vrai petit trésor —, et je lui offre un ou deux kir-champagne. Elle me dit qu'elle est en ville pour ses vacances de printemps et elle commence pratiquement à me sucer au Chandelier Room, alors je l'emmène chez moi...

— Ben dis donc... Et je peux te demander où est Pamela, pendant ce temps-là ?

— Oh, va te faire voir, Bateman, grimace Craig. Tout ce que je veux, c'est une pipe. Une fille qui me laisse...

— Je ne veux pas entendre ça, dit Van Patten, plaquant ses deux mains sur ses oreilles. Je sens qu'il va sortir une horreur.

— Espèce de mijaurée, ricane McDermott. Écoute, il n'est pas question de prendre un appartement en commun, ni de s'envoler pour passer le week-end dans les Caraïbes. Tout ce que je demande, c'est une nana qui me laisse m'asseoir sur sa figure pendant trente ou quarante minutes.

Je lui jette mon bâtonnet à cocktail.

— Quoi qu'il en soit, nous voilà chez moi, et alors... écoutez ça... (Il s'approche de la table). A` ce stade, elle avait bu assez de champagne pour poivrer un rhinocéros, et bien, vous savez quoi... ?

— Elle t'a laissé la baiser sans préservatif ? suggère l'un de nous.

McDermott lève les yeux au ciel. « Il s'agit d'une nana de *Vassar*, pas de *Queens*. »

Price me donne une petite tape sur l'épaule. « Ce qui veut dire *quoi*, exactement ?

— Bon, vous écoutez ? Elle voulait... vous êtes prêts ? Il fait une pause, ménageant le suspense. « Elle voulait juste me branler et, là, vous n'allez pas me croire... elle a gardé son gant. » Il se renverse sur sa chaise et boit une gorgée, d'un air satisfait, vaguement suffisant.

Nous encaissons le coup avec gravité. Personne ne songe à se moquer de McDermott, malgré cette anecdote qui révèle son incapacité à faire preuve d'autorité face à cette petite nana. Personne ne dit rien, mais nous pensons tous la même chose : Ne *jamais* ramasser une fille de *Vassar*.

— Ce qu'il te faut, c'est une fille de *Camden*, déclare Van Patten, une fois remis de l'histoire de McDermott.

— Épatant ! dis-je. Le genre de nana qui trouve normal de baiser avec son frère.

— Ouais, mais elles croient que le SIDA est un nouveau groupe anglais, fait remarquer Price.

— Où dîne-t-on ? demande Van Patten, relisant d'un œil absent la question qu'il a griffonnée sur sa serviette. On se décide, oui ou merde ?

— C'est vraiment marrant, que les filles s'imaginent qu'on prend ça au sérieux, ces histoires de maladie et je ne sais quoi... déclare Van Patten en secouant la tête.

— Pas question que je mette un de leurs préservatifs à la con, déclare McDermott.

— J'ai lu un article que j'ai photocopié, dit Van Patten. Ils disent que les chances d'attraper ce truc sont du genre zéro, zéro, zéro, virgule zéro quelque chose, et cela avec la pire des salopes, le sac à foutre le plus pourri, le plus défoncé que tu puisses trouver.

— Les mecs ne peuvent pas l'attraper, c'est tout.

— Enfin, pas les *Blancs*, en tout cas.

— Et cette fille a gardé son gant ? demande de nouveau Price, encore sous le choc. Son gant ? Bon Dieu, pourquoi ne t'es-tu pas branlé tout seul, tant qu'à faire ?

— N'oublie pas, *La Queue se lève aussi*, déclare Van Patten. C'est de *Faulkner*.

— Où as-tu fait tes études ? demande Price. A` *Pine Manor* ?

— Hé, les gars, regardez qui arrive, dis-je.

— Qui ? demande Price. Price ne tourne pas la tête.

— Devinette : le faux-cul numéro un de chez *Drexel Burnham Lambert*.

— *Connolly* ? suggère Price.

— Salut, *Preston*, dis-je, lui serrant la main.

— 'lut, les gars, dit *Preston*, nous saluant d'un signe de tête. Je suis désolé de ne pas pouvoir dîner avec vous ce soir. *Preston* porte un costume croisé en laine *Alexander Julian*, une chemise de coton et une cravate de soie *Perry Ellis*. Il se penche, s'appuyant d'une main sur le dossier de ma chaise. « Vraiment, ça me déplaît de devoir annuler, mais les obligations, vous savez... »

Price me lance un regard accusateur. « Il était invité ? » articule-t-il.

Je hausse les épaules et vide le fond de mon J&B.

— Qu'est-ce que tu as fait, hier soir ? demande McDermott. Pas mal, ce tissu, ajoute-t-il.

— *Qui s'est-il fait hier soir ?* corrige Van Patten.

— Non, non, pas du tout, répond Preston. Une soirée très convenable, très correcte. Pas de nana, pas de pétard, pas d'excès. Je suis allé au Russian Tea Room avec Alexandra et ses parents. Elle appelle son père Billy. Vous imaginez. Mais je suis complètement lessivé. J'ai bu en tout et pour tout *une* Stoli. (Il ôte ses lunettes — Oliver Peoples, évidemment — et bâille en les essuyant avec un mouchoir Armani.) Je ne suis pas formel, mais je pense que cette espèce de serveur genre orthodoxe a laissé tomber de l'acide dans le bortsch. Je suis complètement sur les rotules.

— Qu'est-ce que tu fais ce soir, alors ? demande Price avec une indifférence manifeste.

— J'ai des vidéos à rendre, répond Preston, parcourant la salle des yeux. Un truc vietnamien, que j'ai regardé avec Alexandra, une comédie musicale de Broadway, et un film anglais.

— Dis donc, Preston, intervient Van Patten, on va envoyer des questions à GQ. Tu n'en as pas une ?

— Oh, si, j'en ai une, dit Preston. Bien, voilà : quand on porte un smoking, comment empêcher le devant de la chemise de remonter tout le temps ?

Van Patten et McDermott demeurent silencieux une bonne minute. Enfin, Craig, grave, le front plissé par la réflexion, déclare : Bonne question.

— Et toi, Price, tu en as une ? demande Preston.

— Ouais, soupire Price. Si tous tes amis sont des crétins, est-ce un crime, une faute ou un acte de charité de leur faire sauter la tête avec un calibre trente-huit ?

— Pas bon pour GQ, déclare McDermott. Envoie plutôt ça à *Soldier of Fortune*.

— Ou à *Vanity Fair*, ajoute Van Patten.

— Mais *qui* est-ce donc, là-bas ? demande Price, le regard tendu vers le bar. Ce n'est pas Reed Robins ? Et à propos, Preston, tu as une patte cousue sur le devant de la chemise, avec une boutonnière qui te permet d'attacher ton pantalon par un bouton à la taille ; il faut simplement t'assurer que ton plastron ne descend pas au-dessous de la taille, sinon, il remontera quand tu t'assois, *mais est-ce que cet enfoiré est ou n'est pas Reed Robinson ? C'est infernal*, ce qu'il lui ressemble.

Épaté par la réponse de Price, Preston se retourne lentement, toujours accroupi et, ayant de nouveau chaussé ses lunettes, jette un coup d'œil en biais vers le bar.

— Non, c'est Nigel Morrison.

— Ah, s'écrie Price, un de ces petits pédés anglais. Il fait un stage chez...

— Comment sais-tu que c'est un pédé ? (C'est moi qui pose la question.)

— Ce sont tous des pédés, répond Price en haussant les épaules. Tous les Anglais.

— Et qu'est-ce que tu en sais, *toi* ? demande Van Patten avec un sourire mauvais.

— Je l'ai vu enculer Bateman à fond, dans les toilettes, chez Morgan Stanley.

Je soupire et me tourne vers Preston : Où Morrison est-il en stage, en fait ?

— J'ai oublié, dit Preston en se grattant la tête. Chez Lazard ?

— Allez, *où* ? insiste McDermott. A` la First Boston ? Chez Goldman ?

— Je ne suis pas certain. Peut-être chez Drexel ? Écoute, ça n'est jamais qu'un assistant en analyse financière, et sa petite amie est une vilaine chose avec des dents noires, qui bosse dans un trou à rats insignifiant, où elle s'occupe de rachats et de

liquidations.

— Où est-ce qu'on *mange* ? (Je suis complètement à bout de patience.) Il faut réserver quelque part. Pas question que je mange debout devant un putain de comptoir.

— Mais qu'est-ce qu'il porte, cet enfoiré de Morrison ? se demande Preston à voix haute. Ce n'est tout de même pas un costume écossais avec une chemise à *carreaux* ?

— Ça n'est *pas* Morrison, dit Price.

— Qui est-ce, alors ? demande Preston, ôtant de nouveau ses lunettes.

— C'est Paul Owen, dit Price.

— Ça n'est pas Paul Owen, dis-je. Paul Owen est de l'autre côté du bar, là-bas.

Owen est debout au bar, vêtu d'un costume croisé en laine.

— Il gère le portefeuille Fischer, dit quelqu'un.

— Il a une veine de cocu, murmure quelqu'un d'autre.

— Une veine de *Juif*, glisse Preston.

— Oh, franchement, Preston, dis-je, qu'est-ce que cela a à voir là-dedans ?

— Écoute, je l'ai vu dans son bureau, au téléphone avec les grands patrons, en train de faire tourner un chandelier à sept branches. Et cet enfoiré a apporté au bureau un buisson pour Hanoukka, en décembre dernier, dit Preston, singulièrement agité.

— C'est une toupie que l'on fait tourner, Preston, dis-je calmement, pas un chandelier. On fait tourner une toupie.

— O^h bon Dieu, Bateman, tu veux peut-être que j'aille au bar et que je demande à Freddy de te faire frire des galettes de pommes de terre, des... *latkes* ? demande Preston, vraiment angoissé.

— Non. Simplement, allez-y doucement avec les commentaires antisémites.

— La voix de la raison, dit Price, se penchant pour me tapoter l'épaule. Un brave garçon sans histoires.

— Ouais, un brave garçon qui, d'après vous, se laisse sodomiser par un analyste financier stagiaire, dis-je, sarcastique.

— J'ai dit que tu étais la voix de la raison, dit Price. Je n'ai pas dit que tu n'étais *pas* homosexuel.

— Tu peux cumuler, ajoute Preston.

— Ouais, c'est ça, dis-je à Price, le regardant droit dans les yeux. Demande à Meredith si je suis homosexuel. Enfin, si elle veut bien ôter un instant ma queue de sa bouche.

— Meredith est une mouche à pédés, explique Price, imperturbable. C'est pour ça que je la plaque.

— Oh, écoutez, les gars, j'en connais une bonne, annonce Preston en se frottant les mains.

— Preston, dit Price, c'est *toi* qui en es une bonne. Tu sais très bien que tu n'étais *pas* invité à dîner. A` propos, pas mal, ta veste ; désassortie, mais complémentaire.

— Price, tu es un enfoiré. Arrête de me torturer, tu vas finir par me faire mal, dit Preston en riant. Bon, alors, c'est Kennedy qui rencontre Mildred Bailey à une soirée à la Maison-Blanche, et ils vont se planquer dans le bureau ovale pour baiser. Ils font leur truc, et Kennedy s'endort, et... Preston s'interrompt. Oh mince, qu'est-ce qui arrive... Ah oui, alors Pearl Bailey lui dit, monsieur le Président, je voudrais bien recommencer, et alors il lui dit qu'il veut dormir et que dans... trente... non, attendez... Preston s'interrompt de nouveau, gêné. C'est ça, dans soixante minutes... non... bon, dans trente minutes, il

se réveillera et ils recommenceront, mais il faut qu'elle garde une main sur sa queue et l'autre sur ses couilles, alors elle dit d'accord, mais pourquoi faut-il que je garde une main sur ta queue et une... une main sur tes couilles... et alors...

Il s'avise que Van Patten est en train de griffonner quelque chose sur sa serviette, l'air absent.

— Hé, Van Patten... Tu m'écoutes ?

— Oui, *j'écoute*, répond Van Patten, irrité. Continue. Finis. Une main sur sa queue, une main sur ses couilles, *vas-y*.

Luis Carruthers est toujours au bar, en train d'attendre un verre. Maintenant, il me semble bien que son nœud papillon de soie est de chez Agnès B, mais c'est sans garantie.

— Moi, je n'écoute pas, dit Price.

— Alors, il dit que... Preston tombe en panne, de nouveau.

Long silence. Preston me regarde.

— Ne me regarde pas, *moi*. Ça n'est pas *mon* histoire.

— Alors, il dit... J'ai un trou.

— C'est ça, la chute... ? J'ai un trou ? demande McDermott.

— Il dit... euh... Parce que... Preston pose une main sur son front, et réfléchit. Bon Dieu, je n'ai tout de même pas oublié ça...

— C'est génial, Preston, soupire Price. Tu es vraiment le type le plus sinistre du monde.

— J'ai un trou ? demande Craig, se tournant vers moi. Comprends pas.

— Ah ouais, ouais, c'est ça, s'écrie Preston. Ça y est, écoutez. Il dit : parce que la dernière fois que j'ai baisé une négresse, elle m'a piqué mon portefeuille.

Et de se mettre aussitôt à pouffer de rire. Après un court silence, toute la table l'imite, sauf moi.

— Voilà, c'était ça, la chute, dit Preston, soulagé, content de lui.

Van Patten lui donne une grande claque. Même Price rit.

— O` bon Dieu, dis-je, c'est lamentable.

— Pourquoi ? demande Preston, C'est drôle. C'est de l'*humour*.

— Ouais, Bateman, dit McDermott, ne fais pas cette tête.

— Ah, j'avais oublié. Bateman a une petite amie à l'*American Civil Liberties Union*, dit Price. Qu'est-ce qui te gêne, là-dedans ?

— Ça n'est pas drôle. C'est du *racisme*.

— Bateman, tu es une espèce de sinistre emmerdeur. Tu devrais arrêter de lire toutes ces biographies de Tex Bundy, déclare Preston, se redressant et consultant sa Rolex. Écoutez, les gars, je file. On se voit demain.

— Ouais, sur Radio-Charité, même longueur d'ondes, dit Van Patten, me donnant un coup de coude.

Preston se penche vers moi avant de partir : La dernière fois que j'ai baisé une négresse, elle m'a piqué mon portefeuille.

— D'accord, d'accord, j'ai compris, dis-je, le repoussant.

— Et n'oubliez pas une bonne chose, les gars : « Coca-cola, c'est ça ! » Il disparaît.

— Chabadi-badi-bada, dit Van Patten.

— Hé, qui sait pourquoi les hommes des cavernes étaient plus musclés que nous ? demande McDermott.

Chez Pastels

En arrivant chez Pastels, je suis au bord des larmes ; il est évident que nous ne pourrions pas avoir de table. Mais pourtant nous en obtenons une, une bonne, et une vague de soulagement me submerge, presque effrayante, telle une marée d'équinoxe. McDermott connaît le maître d'hôtel de chez Pastels, et bien que nous n'ayons effectué la réservation que quelques minutes auparavant, depuis le taxi, on nous fait traverser le bar bondé pour nous conduire à une très bonne table pour quatre, dans un box face à la salle rose et brillamment illuminée. Obtenir une réservation chez Pastels est chose vraiment impossible, et Van Patten et moi, et Price lui-même je crois, sommes impressionnés, et peut-être même envieux de la prouesse de McDermott. Après nous être entassés dans un taxi, à Water Street, nous nous étions aperçus que personne n'avait réservé où que ce fût ; tandis que nous discutons des mérites d'un nouveau bistrot sicilo-californien de l'Upper East Side — moi dans un tel état de panique que j'avais failli déchirer le Zagat —, un consensus semblait se faire jour. Price était le seul à émettre des réserves, mais il avait finalement déclaré en haussant les épaules qu'il « n'en avait rien à foutre », et nous avons utilisé son Easa-phone pour faire la réservation. Il avait coiffé son walkman, et réglé le volume si fort que l'on percevait la musique de Vivaldi au travers du vacarme de la circulation qui envahissait le taxi par les fenêtres à demi baissées. Van Patten et McDermott faisaient des plaisanteries inconvenantes à propos de la taille de sa queue. Moi aussi. Devant chez Pastels, Tim avait saisi la serviette sur laquelle Van Patten avait noté la version définitive, longuement mûrie, de sa question pour *Gentleman Quarterly*, et l'avait jetée à un clochard recroquevillé devant la façade du restaurant, tenant d'une main faible une pancarte de carton souillé : J'AI FAIM. JE SUIS SANS ABRI. AIDEZ-MOI SVP.

Tout semble aller pour le mieux. Le maître d'hôtel nous a apporté quatre bellinis offerts par la maison, mais nous avons cependant commandé quatre autres verres. Les Ronettes chantent *Then He Kissed Me*, notre serveuse est un petit trésor, et Price lui-même semble détendu, bien qu'il déteste l'endroit. De plus, il y a quatre femmes à la table en face, toutes superbes blondes, gros nénés : l'une d'elles porte une robe-chemise réversible en laine, Calvin Klein, une autre une robe de tricot de laine avec des liens de faille de soie, Geoffrey Beene, une autre porte une jupe symétrique de tulle plissé avec un bustier de velours brodé, Christian Lacroix, je pense, et des escarpins à talons hauts Sidonie Larizzi, et la dernière a une robe-bustier pailletée, sous une veste cintrée en crêpe de laine, Bill Blass. A` présent, ce sont les Shirelles que l'on entend (*Dancing in the Street*), et la sono, associée à l'acoustique du lieu, très haut de plafond, fait que nous sommes quasiment obligés de hurler nos commandes pour nous faire entendre de notre petite serveuse — laquelle porte un tailleur de laine chinée bicolore à galons de passementerie Myrène de Prémonville et des bottes à empiècement de velours, et a, j'en suis à peu près sûr, des vues sur moi : rire de gorge quand je commande en hors-d'œuvre un sushi de baudroie et de calmar avec du caviar doré ; regard si intense, si pénétrant, lorsque je commande l'étouffée de saumon en croûte au coulis de petites tomates vertes, que je suis contraint de baisser les yeux sur mon bellini rose servi dans une grande flûte à champagne, avec un visage grave, une expression

parfaitement *mortelle*, afin qu'elle ne s'imagine pas que je suis à ce point intéressé par elle. Price commande des tapas, puis du gibier à la sauce au yaourt et de jeunes pousses de fougères accompagnées de mangue fraîche en tranche. McDermott commande le sashimi avec du fromage de chèvre, et ensuite le canard fumé aux endives et au sirop d'érable. Van Patten prend la saucisse de coquille Saint-Jacques, et le saumon grillé au vinaigre de framboise et à la sauce verte. L'air conditionné marche à fond, et je commence à regretter de ne pas avoir mis le nouveau pull-over Versace que j'ai acheté la semaine dernière chez Bergdorf. Il irait très bien avec mon costume.

— Voulez-vous être assez aimable pour nous débarrasser de ça ? demande Price, désignant d'un geste les verres de bellini.

— Une seconde, Tim, dit Van Patten. Du calme. *Moi*, je vais les boire.

— De la *saloperie* européenne, explique Price. De la *saloperie*.

— Tu peux boire le mien, Van Patten, dis-je.

— Attendez, intervient McDermott, retenant le serveur. Je garde le mien, aussi.

— Et pourquoi ? demande Price. Tu essaies d'appâter la petite Arménienne, là-bas, au bar ?

— Quelle petite Arménienne ? demande Van Patten, tendant le cou, soudain en éveil.

— Emportez tout, dit Price, presque enragé.

Soumis, le garçon débarrasse les verres, et s'éloigne sans un regard.

— Qu'est-ce qui te fait croire que c'est *toi* qui commandes ? gémit McDermott.

— Regardez, les gars. Regardez un peu qui arrive. Van Patten émet un sifflement. Oh, mince...

— Oh, pour l'amour du ciel, pas ce *putain* de Preston, soupire Price.

— Non, pas du tout, dit Van Patten, l'air sombre. Il ne nous a pas encore aperçus.

— C'est Victor Powell ? Paul Owen ? (J'ai peur, tout à coup.)

— Devinette : Ça a vingt-quatre ans, et ça représente un tas de pognon... disons, répugnant, fait Van Patten avec un sourire grinçant. Apparemment, le type en question l'a repéré, car le sourire se fait soudain radieux, éblouissant. « Un vrai tas de merde », ajoute-t-il, toujours souriant.

Je tourne la tête, en vain. Je ne remarque rien.

— C'est Scott Montgomery, dit Price. Pas vrai ? C'est Scott Montgomery.

— Peut-être, fait Van Patten, mutin.

— C'est ce nabot de Scott Montgomery, dit Price.

— Price, dit Van Patten, tu es un être irremplaçable.

— Attends de me voir bouleversé, dit Price, se retournant. Enfin, aussi bouleversé que je puisse l'être quand je rencontre un type de Géorgie.

McDermott : Ouaouh ! Il nous a fait le grand jeu.

Price : Ouais, C'est effondrant... Je veux dire épatant.

Moi : Diable ! Classe, le bleu marine.

Van Patten, dans un murmure : Très subtil, cet écossais.

Price : Tout beige, hein... Voyez ce que je veux dire.

— Le voilà qui arrive, dis-je, croisant les bras.

Scott Montgomery se dirige vers notre table. Il porte un blazer croisé bleu marine à boutons en imitation écaille de tortue, une chemise de coton froissé à rayures avec des surpiquères rouges, une cravate de soie Hugo Boss, avec un imprimé feu d'artifice bleu,

rouge et blanc, et un pantalon Lazlo en laine prune à quatre pinces et poches à soufflets. Il tient à la main une coupe de champagne, qu'il tend à la fille qui l'accompagne — le mannequin-type, mince, bons seins, pas de cul, talons hauts — et qui porte une jupe de crêpe de laine et une veste en laine et velours de cachemire avec, sur son bras, le manteau en laine et velours de cachemire, Louis Dell'Olio. Escarpins à talons hauts Susan Bennis Warren Edwards, lunettes de soleil Alain Mikli, sac de cuir Hermès.

— Salut, les gars. Comment ça va ? nasille Montgomery, avec un accent géorgien à couper au couteau. Je vous présente Nicki. Nicki, je te présente McDonald, Van Buren, Bateman — joli, ton bronzage —, et Mr. Price. Il ne serre la main qu'à Timothy, et reprend son verre de champagne. Nicki sourit poliment, comme un robot. Elle ne parle sans doute pas anglais.

— Alors, Montgomery, demande Price avec une plaisante familiarité, sans quitter Nicki des yeux, comment va la vie ?

— Eh bien, les gars, je vois que vous avez la meilleure table. L'addition est déjà arrivée ? Je plaisante...

— Dis donc, Montgomery, reprend Price, toujours sans quitter Nicki des yeux, et bizarrement aimable envers un type qui, je le croyais, lui était parfaitement étranger, si on se faisait un squash ?

— Appelle-moi, répond Montgomery, l'air absent, laissant son regard errer sur la salle. Ça n'est pas Tyson, là-bas ? Tiens, voilà ma carte.

— Superbe, dit Price, la glissant dans sa poche. Jeudi ?

— Impossible. Je pars demain pour Dallas, mais... Déjà Montgomery s'éloigne, se hâtant vers une autre table. Il claque des doigts en direction de Nicki. « Ouais, la semaine prochaine. »

Nicki me sourit, puis baisse les yeux sur le sol — des carreaux roses, bleus, et vert citron disposés en motifs triangulaires —, comme s'il pouvait lui fournir une réponse, une indication, comme s'il lui suggérait une raison valable au fait d'être coincée avec ce Montgomery. Je me demande vaguement si elle n'est pas plus âgée que lui, puis si elle n'est pas en train de me draguer.

— A` plus tard, dit Price.

— A` plus, les gars... Montgomery a déjà traversé la moitié de la salle. Nicki se faufile derrière lui. Je me suis trompé : elle a un cul.

— Huit cents millions, siffle McDermott, secouant la tête.

— Quelle université ?

— Une rigolade... laisse tomber Price.

— Rollins ? dis-je.

— Écoutez bien, dit McDermott : Hampden-Sydney.

— C'est un parasite, un loser, un rat, conclut Van Patten.

— Un rat qui pèse huit cents millions, insiste McDermott.

— Vas-y, va lui faire une pipe, à ce nabot, ça te fera taire, dit Price. Je veux dire, comment peux-tu être aussi jobard, McDermott ?

— En tout cas, elle est mignonne, fais-je remarquer.

— Sacré morceau, approuve McDermott.

— Exact, fait Price à contrecœur, hochant la tête.

— Bon Dieu, mais je la *connais*, cette nana, dit Van Patten d'un air affligé.

— Arrête tes conneries, gémissons-nous d'une seule voix.

— Laisse-moi deviner, dis-je. Tu l'as ramassée au Tunnel, c'est ça ?

— Non. (Il boit une gorgée.) C'est un mannequin. Anorexique, alcoolique, les nerfs à vif. *Complètement française*.

— N'importe quoi, dis-je, ne sachant pas s'il ment ou non.

— Et alors ? fait McDermott, haussant les épaules. Je me la ferais bien quand même.

— Elle boit un litre de Stolli par jour, elle le rend, et après, elle le *reboit*, ajoute Van Patten. Un vrai sac à vodka.

— Et à *mauvaise* vodka, en plus, murmure Price.

— Ça m'est égal, dit crânement McDermott. Elle est belle. Je veux la baiser. Je veux l'épouser. Je veux qu'elle soit la mère de mes enfants.

— C'est pas vrai, dit Van Patten, au bord de la nausée. Comment peut-on vouloir épouser une nana qui accoucherait d'un pichet de vodka à la crème d'airielle ?

— Il n'a pas tort, dis-je.

— Ouais. Il veut aussi s'envoyer en l'air avec la petite Arménienne, au bar, ricane Price. De quoi va-t-elle accoucher, celle-là ? D'une bouteille de Korbel et d'un demi-litre de crème de pêche ?

— Mais *quelle* petite Arménienne ? demande McDermott, exaspéré, se tordant le cou.

— O[^] mon Dieu, allez vous faire voir, bande de pédés, soupire Van Patten.

Le maître d'hôtel s'arrête pour saluer McDermott et, s'apercevant que nous n'avons pas nos bellinis offerts par la maison, détail avant que nous n'ayons pu l'arrêter. Je ne sais pas trop comment McDermott a fait pour connaître si bien Alain — peut-être par Cecilia ? —, et cela m'agace légèrement, mais je décide d'intéresser un peu le jeu en leur montrant ma nouvelle carte de visite professionnelle. Je la sors de mon nouveau portefeuille en peau de gazelle (850 \$ chez Barney) et la plaque sur la table, attendant les réactions.

— Qu'est-ce qui se passe, on va se faire une ligne ? demande Price, non sans intérêt.

— Ma nouvelle carte. (J'essaie de prendre l'air indifférent, mais ne peux retenir un sourire d'orgueil.) Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Ouah ! fait McDermott, prenant la carte et la retournant entre ses doigts, réellement impressionné. Très jolie. Jette un coup d'œil, dit-il, la tendant à Van Patten.

— J'ai été les chercher chez l'imprimeur hier.

— Bien, la couleur, dit Van Patten, examinant la carte de près.

— C'est la teinte « Os », fais-je remarquer. Quant au caractère, il s'appelle « Silian Rail ».

— Silian Rail ? répète McDermott.

— Ouais. Pas mal, hein ?

— Elle est *très* chouette, Bateman, dit Van Patten d'un air circonspect, crevant de jalousie. Mais ça n'est rien... Il tire son portefeuille et plaque une carte sur la table, à côté du cendrier. « Regarde plutôt ça. »

Nous nous penchons tous pour examiner la carte de David. Ça, c'est vraiment superbe, déclare Price, très calme. Un bref spasme de jalousie me traverse quand je note le raffinement de la teinte et la classe des caractères. Je serre les poings, tandis que Van Patten annonce, l'air suffisant : Coquille d'œuf, caractères romains... Il se tourne vers

moi :

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Pas mal, dis-je d'une voix étranglée, réussissant à hocher la tête, tandis que le serveur nous apporte quatre nouveaux bellinis.

— Incroyable, dit Price, élevant la carte à la lumière, feignant d'ignorer le retour des cocktails. C'est vraiment épatant. Comment un crétin comme toi peut-il avoir si bon goût ?

Je regarde la carte de Van Patten, puis la mienne. Je n'arrive pas à croire que Price préfère vraiment celle de Van Patten. Pris de vertige, je bois une gorgée et inspire profondément.

— Mais attendez, dit Price, vous n'avez encore rien vu... Il prend sa carte dans la poche intérieure de sa veste et, lentement, d'un geste théâtral, l'exhibe à nos regards. « *La mienne.* »

Même moi suis obligé d'admettre qu'elle est somptueuse.

Soudain, devant cette carte, le restaurant paraît s'éloigner, se dissoudre, le bruit se fait lointain, comme un murmure insignifiant. Tous, nous écoutons Price : Caractères en relief, fond pâle nimbé de blanc...

— Putain de merde, fait Van Patten. Je n'ai jamais vu...

— Joli, très joli, dois-je admettre. Mais attendez. Voyons celle de Montgomery.

Price reprend sa carte. Malgré son air décontracté, il ne peut pas ne pas jouir de cette subtile nuance de blanc cassé, de cette épaisseur si distinguée. Je suis pris de court, affligé d'avoir lancé cette histoire.

— Une pizza. On va commander une pizza, déclare McDermott. Personne n'a envie de partager une bonne pizza ? A` la daurade ? Mmmmmmm. C'est Bateman qui aimerait ça... dit-il, se frottant les mains.

Je prends la carte de Montgomery et me mets à la tripoter, et cette sensation pénètre délicieusement le bout de mes doigts.

— Pas mal, hein ? Quelque chose dans la voix de Price me dit qu'il a compris que j'étais jaloux.

— Ouais, dis-je, lui tendant la carte avec désinvolture. Cependant, je trouve tout cela dur à avaler.

— Bon, une pizza à la daurade, insiste McDermott. Je crève de faim.

— Pas de pizza, dis-je dans un souffle, soulagé de voir disparaître la carte de Montgomery dans la poche de Timothy, hors de ma vue.

— Allez, gémit McDermott. On commande une pizza à la daurade.

— Silence, Craig, dit Van Patten, matant une serveuse en train de prendre une commande, à une autre table. Appelle plutôt ce petit trésor.

— Ça n'est pas la nôtre, dit McDermott, tripotant le menu qu'il a arraché à un serveur qui passait.

— Appelle-la *quand même*, insiste Van Patten. Demande-lui de l'eau, une Corona, n'importe quoi.

— Pourquoi *elle* ? dis-je, sans m'adresser à qui que ce soit en particulier. Ma carte est demeurée sur la table, ignorée, à côté d'une orchidée dans un vase de verre bleuté. Je la ramasse doucement et la range, pliée, dans mon portefeuille.

— C'est le portrait craché de cette fille qui travaille à la boutique Georgette Klinger, chez

Bloomingdale, dit Van Patten, Dis-lui de venir par ici.

— Quelqu'un veut-il une pizza, ou pas ? demande McDermott avec humeur.

— Comment sais-tu cela, *toi* ?

— C'est là que j'achète le parfum de Kate, me répond Van Patten.

D'un geste, Price requiert l'attention : Au fait, j'ai dû oublier de vous dire une chose, à tous : Montgomery est un minus.

— Qui est Kate ? fais-je.

— Kate, c'est la fille avec qui Van Patten a une histoire, explique Price, fixant de nouveau la table de Montgomery.

— Et qu'est devenue Miss Kittridge ?

— Ouais, fait Price avec un sourire, qu'est-ce que tu fais d'Amanda ?

— Oh, pitié, les gars, *réveillez-vous* un peu. La fidélité, bon, d'accord...

— Et tu n'as pas peur des maladies ? demande Price.

— Avec *qui*, Amanda ou Kate ? (Je veux des précisions.)

— Je croyais que nous étions d'accord pour dire qu'on ne pouvait pas en attraper, dit Van Patten, élevant le ton. Booon, alors, boucle-la.

— Je croyais t'avoir dit que...

Arrivent quatre nouveaux bellinis. Il y en a huit sur la table, à présent.

— O[^] mon Dieu, gémit Price, essayant d'agripper le serveur avant qu'il ne détale.

— Une pizza à la daurade... Une pizza à la daurade... McDermott a trouvé un mantra pour la soirée.

— Bientôt, nous serons persécutés par les petites Iraniennes en chaleur, marmonne Price.

— Mais tu sais, le pourcentage est du genre zéro, zéro, virgule zéro... tu m'écoutes ? demande Van Patten.

— ... Une pizza à la daurade... Une pizza à la daurade... Soudain, McDermott frappe du plat de la main, ébranlant la table. « Nom de Dieu, est-ce que quelqu'un va m'écouter ? »

Je suis toujours sous le choc de la carte de Montgomery — cette teinte si élégante, ces caractères, cette qualité d'impression — et soudain je lève le poing en direction de Craig, et me mets à crier à tue-tête : « Personne n'en veut, de ta putain de pizza à la daurade ! Une pizza doit être *gonflée*, et légèrement *croustillante*, avec une croûte *gratinée* ! Et ici, leur putain de croûte est trop fine, parce que cet enfoiré de cuisinier fait tout trop cuire ! Et la pizza est desséchée, cassante ! » Le sang au visage, je pose violemment mon bellini sur la table, et quand je relève les yeux, les hors-d'œuvre sont arrivés. Une mignonne petite serveuse, immobile, me regarde d'un œil vitreux, avec une expression étrange. Je passe une main sur mon visage et lui fais un sourire affable. Elle reste plantée là, me regardant comme si j'étais une sorte de monstre — elle paraît vraiment *effrayée*. Je jette un coup d'œil vers Price, peut-être pour qu'il me dise quoi faire. « Les cigares », articule-t-il, tapotant la poche de sa veste.

— Je ne les trouve pas cassants, déclare calmement McDermott.

— Ma chérie, dis-je, ignorant McDermott, et je la prends par le bras pour l'attirer vers moi. Elle résiste, mais je lui souris et elle se laisse faire. « Bien, dis-je, nous sommes là pour faire un bon repas, et...

— Mais ça n'est pas ce que j'ai commandé, dit Van Patten, regardant son assiette. J'ai

demandé la saucisse *aux moules*.

— Tais-toi. Je lui jette un regard meurtrier et me retourne calmement vers la petite serveuse, avec un sourire idiot, mais séduisant. Bien, écoutez, nous sommes de bons clients de la maison, nous commanderons certainement de la fine, ou du cognac, je ne sais pas, et nous avons l'intention de nous détendre et d'apprécier tranquillement ce...

— je fais un geste de la main — cette ambiance. Bien... — de l'autre main, je tire mon portefeuille en peau de gazelle — nous aimerions fumer un *bon* havane après, et nous ne tenons pas à être dérangés par un plouc...

— C'est ça, un *plouc*, approuve McDermott, hochant la tête vers Van Patten et Price.

— ... de client ou de touriste, une de ces personnes sans éducation, qui se plaindra certainement de notre inoffensive petite manie. Donc... — Je fourre dans sa petite main un billet, que j'espère être un billet de cinquante — si vous pouviez faire en sorte que nous ne soyons pas dérangés, nous vous en serions *extrêmement* reconnaissants. (Je lui caresse la main, la refermant sur le billet.) Et si quelqu'un se plaint, eh bien... virez-le, dis-je d'un air menaçant.

Elle hoche la tête sans mot dire et recule, perplexe, l'air toujours aussi abruti.

— De plus, ajoute Price en souriant, si par hasard une nouvelle tournée de bellinis passe à moins de cinq mètres de cette table, nous mettons le feu au maître d'hôtel. Prévenez-le, d'accord ?

Pendant un long moment, nous contemplons nos hors-d'œuvre en silence. Enfin Van Patten prend la parole :

— Bateman ?

— Oui ? Je pique un morceau de boudoir, le trempe dans le caviar doré, et repose ma fourchette.

— Tu es une pure merveille, ronronne-t-il.

Price a repéré une autre serveuse, qui approche de nous avec un plateau chargé de quatre flûtes à champagne remplies d'un liquide rosâtre. « Oh, ça n'est pas vrai ! Mais cela devient *grotesque*... » Cependant, elle dépose son plateau à la table voisine, celle des quatre nanas.

— Un sacré morceau, déclare Van Patten, laissant tomber sa saucisse de Saint-Jacques.

— Un vrai petit trésor, pas de problème, approuve McDermott avec un hochement de tête.

— Sans plus, fait Price en reniflant. Regardez ses genoux.

Nous détaillons attentivement la créature et si, de part et d'autre des genoux, les jambes sont longues et bronzées, je suis obligé de constater qu'un de ses genoux, en effet, est plus gros que l'autre. Son genou gauche est plus noueux, imperceptiblement plus épais que le droit, et ce défaut presque invisible gâche l'ensemble. Notre intérêt retombe immédiatement. Van Patten contemple son hors-d'œuvre d'un air ahuri : Ça n'est pas non plus ce que tu as commandé. C'est du *sushi*, pas du sashimi.

— O^h mon Dieu, soupire Price, on ne vient pas ici pour la cuisine, de toute manière.

Un type qui ressemble trait pour trait à Christopher Lauder se dirige vers notre table et, me gratifiant d'une petite tape sur l'épaule, déclare : « Salut, Hamilton, superbe, ton bronzage », avant de disparaître dans les lavabos.

— Superbe, ton bronzage, Hamilton, fait Price, lançant des tapas sur mon assiette à

pain.

— Oh, mince, j'espère que je n'ai pas rougi.

— Mais au fait, où vas-tu, Bateman ? demande Van Patten. Je veux dire, pour ton bronzage.

— C'est vrai, ça, où vas-tu ? répète McDermott, réellement intrigué.

— Que cela reste entre nous : Dans un salon de bronzage, dis-je en chuchotant. Comme *tout le monde*, conclus-je, irrité.

— Moi, j'ai... McDermott fait une pause pour ménager son effet... J'ai un lit bronzant, à la maison. Sur quoi, il mord à belles dents dans sa saucisse de Saint-Jacques.

— Arrête tes conneries, fais-je, suppliant.

— C'est *vrai*, approuve McDermott, la bouche pleine.

— C'est *complètement* extravagant, dis-je.

— Pourquoi, *complètement* extravagant ? demande Price, repoussant les tapas sur le bord de son assiette.

— Sais-tu à *combien* revient leur putain de carte d'abonnement, dans un institut de bronzage ? me demande Van Patten. Pour un *an* ?

— Tu es dingue, dis-je entre mes dents.

— Regardez, les gars, dit Van Patten. Bateman est fou de rage.

Apparaît soudain un serveur qui, sans demander si nous avons terminé, emporte nos hors-d'œuvre à peine entamés. Personne ne dit rien, sauf McDermott qui demande : « Il a emporté les hors-d'œuvre ? », et se met à rire bêtement. Voyant que personne d'autre ne rit, il arrête.

— Les portions sont si maigres qu'il a sans doute cru que nous avons terminé, déclare Price d'une voix lasse.

— Vraiment, je trouve ça dingue, cette histoire de lit bronzant, dis-je à Van Patten, bien que, à part moi, je trouve que ce serait là quelque chose de vraiment classe, si j'avais assez de place dans mon appartement, ce qui n'est pas le cas. On peut faire plein de choses avec ça, à part se faire bronzer.

— Avec qui est Paul Owen ? fait la voix de McDermott.

— Une espèce de rat de chez Kicker Peabody, répond Price d'un ton distrait. *Lui*, il connaissait McCoy.

— Alors, qu'est-ce qu'il fait, installé avec des ringards de chez Drexel ? demande McDermott. Ça n'est pas Spencer Wynn, là-bas ?

— Tu déjantes ou quoi ? fait Price. Ça n'est pas Spencer Wynn.

Je jette un regard vers Paul Owen, assis dans un box, en train de boire du champagne avec trois autres types — l'un d'eux pourrait bien être Jeff Duval ; bretelles, cheveux plaqués en arrière, lunettes à monture de corne —, et je me demande vaguement comment Owen a fait pour avoir le portefeuille Fisher. Cela ne me met guère en appétit, mais à peine les hors-d'œuvre ont-ils disparu que nos plats arrivent, et nous nous mettons à manger. McDermott défait ses bretelles. Price le traite de plouc. Surmontant ma paralysie, je me détourne de Owen et fixe mon assiette — l'étouffée de saumon en croûte en forme d'hexagone, jaunâtre, entourée de languettes de saumon fumé et d'élégantes arabesques de coulis de petites tomates vertes —, puis je lève les yeux et observe la foule de ceux qui attendent. Ils ont l'air hostile, peut-être ivres de bellinis offerts par la maison, fatigués d'attendre des heures une table merdique près des

cuisines, en dépit de leurs réservations. Van Patten brise soudain le silence en posant violemment sa fourchette. Il recule sa chaise.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? dis-je, levant les yeux de mon assiette, la fourchette en suspens, incapable de me décider, comme si j'admirais trop la décoration du plat, comme si ma main était douée d'une volonté propre, et refusait de détruire l'harmonie du dessin. Avec un soupir, je repose ma fourchette, résigné.

— Et merde. Il faut absolument que j'enregistre un film sur le câble, pour Mandy. » Il se lève, s'essuie la bouche avec une serviette. « Je reviens. »

— Tu ne peux pas lui dire de le faire *elle-même*, espèce d'idiot ? demande Price. Tu es malade, ou quoi ?

— Elle est à Boston, chez son dentiste, répond Van Patten avec un haussement d'épaules résigné.

— Mais qu'est-ce que tu as l'intention de faire ? (Ma voix tremble un peu. Je pense toujours à la carte de Van Patten.) Tu vas appeler HBO ?

— Non. J'ai un téléphone à fréquence sonore relié à un programmeur vidéo Videonic VCR, que j'ai acheté chez Hammacher Schlemmer. Il s'éloigne, remontant ses bretelles.

— Quelle classe, dis-je d'une voix atone.

— Hé, qu'est-ce que tu prends, comme dessert ? lui crie McDermott.

— Un truc au chocolat, et sans farine, répond Van Patten sur le même ton.

— Van Patten a-t-il cessé de s'entraîner ? Il a l'air bouffi, dis-je.

— On dirait bien, n'est-ce pas ? dit Price.

— Il n'est pas abonné au Vertical Club ?

— Je ne sais pas, murmure Price, examinant son assiette. Puis, se redressant, il la repousse et fait signe à la serveuse de lui apporter une autre Finlandia on the rocks.

Une autre petite serveuse s'approche timidement et nous offre une bouteille de champagne — du Perrier-Jouët, non millésimé — de la part de Mr. Scott Montgomery.

— Du non millésimé, quel rat, siffle Price, se tordant le cou pour trouver la table de Montgomery. Pauvre type. Il lève le pouce en signe de remerciement. « L'enfoiré, il est si petit que j'avais du mal à le voir. Je crois que j'ai fait signe à Conrad, à la place. Je ne suis pas sûr. »

— Où est Conrad ? Je devrais aller le saluer, dis-je.

— C'est l'abruti qui t'a appelé Hamilton, dit Price.

— Ça n'était pas Conrad.

— Tu en es sûr ? Il lui ressemblait drôlement, dit-il, la tête ailleurs, fixant de manière éhontée la petite serveuse qui expose ses seins en se penchant pour assurer sa prise sur le bouchon du champagne.

— Non, ça n'était *pas* Conrad, dis-je, surpris que Price ne puisse reconnaître un collègue. Ce type-là avait une meilleure coupe de cheveux.

Nous demeurons silencieux, pendant que la mignonne nous sert le champagne. Une fois qu'elle est partie, McDermott nous demande si nous avons aimé le repas. Je lui dis que l'étouffée de saumon était bonne, mais qu'il y avait dix fois trop de sauce tomate. McDermott hoche la tête. « C'est ce que j'avais entendu dire », déclare-t-il.

Van Patten réapparaît, grommelant que leurs lavabos sont mal conçus pour y prendre de la coke.

McDermott : Un petit dessert ?

Price, bâillant : Seulement si je peux prendre un sorbet au bellini.

Van Patten : Et si on demandait l'addition ?

Moi : Il est temps de se mettre en chasse, Messieurs.

La mignonne apporte l'addition. 475 \$, beaucoup moins que ce à quoi nous nous attendions. Nous partageons, mais comme j'ai besoin de liquide, je paie avec mon AmEx platine et ramasse leurs billets, pour la plupart des billets de cinquante tout neufs. McDermott exige qu'on lui rende dix dollars, car sa saucisse de Saint-Jacques n'en coûtait que seize. On abandonne la bouteille de champagne de Montgomery sur la table, non entamée. Dehors, un autre mendiant est installé devant chez Pastels, avec une pancarte complètement illisible. Aimablement, il nous demande un peu de monnaie, puis, avec plus de conviction, quelque chose à manger.

— Ce pauvre type a *vraiment* besoin d'un masque désincrustant, dis-je.

— Hé, McDermott, lance-lui ta cravate, glousse Price.

— Oh, merde, qu'est-ce qu'il en fera ? dis-je, les yeux rivés sur le mendiant.

— Il pourra aller prendre un hors-d'œuvre chez Jams, dit Van Patten, hilare. Nous échangeons une grande claque.

— *Pauvres types*, dit McDermott, examinant sa cravate, visiblement froissé.

— Oh, désolé... Taxi ! fait Price, faisant signe à une voiture... Un hors-d'œuvre et une boisson.

— Au Tunnel, dit McDermott au chauffeur.

— Super, McDermott, fait Price, prenant place à l'avant. Tu m'as l'air drôlement excité.

— Je n'y peux rien, si je ne suis pas une espèce de pédé décadent et complètement usé, comme toi, répond McDermott, passant devant moi.

— Saviez-vous que les hommes des cavernes avaient plus de muscles que nous ? demande Price au chauffeur.

— Hé, je l'ai déjà entendue, celle-là, dit McDermott.

— Van Patten, dis-je, as-tu vu la bouteille de champ' que Montgomery nous a fait porter ?

— C'est vrai ? demande Van Patten, se penchant au-dessus de McDermott. Laisse-moi deviner. Du Perrier-Jouët ?

— *Super banco*, dit Price. Non millésimé.

— Quel putain de rat, conclut Van Patten.